

HISTORIQUE DU VILLAGE DE KLEBER ET DE SES ENVIRONS

Par : Monsieur Robert TINTHOUIN

Docteur Es-Lettres

Archiviste en Chef Départemental

Et

Monsieur Louis DAVID

Commandeur de la Légion d'Honneur

Maire de KLEBER

Table des matières

INTRODUCTION.....	4
LE PAYS.....	5
II - HYDROGRAPHIE.....	6
III - LE CLIMAT	6
IV -VEGETATION.....	7
V - LES HOMMES AVANT 1848	8
LES ETAPES DE LA COLONISATION	11
I - PROJETS DE VILLAGES DE COLONISATION EN 1848.	12
II - VILLAGES PROJETES EN 1847.....	13
III - CONCESSION VEYRET-DEL BAZO (1844-1867)	13
IV - CREATION DE LA COLONIE AGRICOLE DE NEGRIER.....	14
V - LA COLONIE AGRICOLE DE KLEBER (1848-1887).....	15
LE PEUPLEMENT	24
I - LES PIONNIERS (1848-1854)	24
II - PREMIERE ARRIVEE DES ESPAGNOLS ET DES MUSULMANS (1855-1869)	25
III – DECADENCE DU VILLAGE – (1908 – 1925)	28
IV – NOUVELLE PERIODE DE CROISSANCE – (1925-1955).....	29
L’ECONOMIE.....	32
I – LE PROBLEME DE L’EAU	32
II – LE PROBLEME DES SOLS.....	33
III – RESSOURCES DU SOUS-SOL	33
IV – LA MISE EN CULTURE.....	35
V - LES PREMIERS ESSAIS CULTURAUX (1846 1880)	35
VI - CEREALES – ELEVAGES - VITICULTURE – (1882 – 1901)	38
VII – LE RECU DU VIGNOLE (1901-1911).....	40
VIII – KLEBER VILLAGE VITICOLE – (1920-1955)	41
IX - CONCLUSION.	43
LA VIE SOCIALE.....	44
I – MODE DE VIE ET PROPRIETE.....	44
II – HABITAT	47
III – ROUTES ET COMMERCE	48

CEUX QUI ONT FAIT KLEBER	49
LES PIONNIERS	49
SURET Jean-Louis,	49
CAPRON Jean, Amand,	52
DAVID Pierre,	53
LAMARE Jean-Baptiste, Ferdinand père,	53
GROSDEMANGE Louis,	53
BALLIN Louis, Maurice,	53
CONCLUSION	55
EDILES DE KLEBER	57
ADJOINTS AU MAIRE DE SAINT-CLOUD	57
MAIRES DE KLEBER	57
CLERGE DE KLEBER	57
BIBLIOGRAPHIE	58

INTRODUCTION

Le voyageur parcourant hâtivement l'Oranie est surpris par l'aspect des centres de colonisation, enrichis, depuis un demi-siècle, par la vigne ou l'irrigation. Il admire les ceps chargés de raisins, les vergers d'orangers ou de pêchers. De luxueuses demeures, des fermes cossues, un matériel agricole ultra-moderne confirment cette impression.

Ce visiteur traverse rapidement en automobile Saint-Cloud, Renan, Saint-Leu ; il voit les réussites. Il ne s'arrête pas, à l'écart des routes principales, dans les centres plus humbles, dans les « Kléber ».

Il ignore tous des sacrifices quotidiens, consentis par trois générations de colons, venus de France, le plus souvent sans ressources pécuniaires et sans aptitudes agricoles particulières.

L'aisance actuelle des Européens – quand elle existe- s'est établie sur les inexpériences, déboires, souffrances, ruines, maladie, décès d'une masse de petites gens, venus de toutes les régions de France. Ils ont connu intempéries, épidémies, presque sans subventions ni secours. Les distributions de matériel aratoire rudimentaire, de vêtements et couvertures réformées de l'armée devaient être remboursées. Des secours n'étaient accordés qu'en paiement de pénibles travaux supplémentaires de défrichement.

L'histoire doit rendre justice à ces pionniers et la Géographie retracer la physionomie actuelle du pays, pour que les jeunes générations locales apprécient nettement le chemin parcouru par ces premiers colons qui ont transformés le paysage primitif. Dans ce pays ingrat, ils ont créé de véritables oasis de cultures, où les Musulmans eux-mêmes participent aujourd'hui à l'amélioration des sources de production.

Kléber, sujet de cette étude, n'est pas une des plus petites communes du département – comme c'est le cas de sa voisine Renan ¹ mais une de celles où les communaux, terres de parcours, voir montagnes sont les plus étendues et le terroir cultivable le plus exigü.

Par une heureuse circonstance, son maire actuel est, depuis trente et un ans de magistrature communale, le descendant d'un des premiers colons venus à Kléber en 1846, il y a 110 ans, 2 ans avant la création du centre.

¹ Robert TINTHOIN – Renan- Les travaux et les jours d'un village d'Oranie 1954 – Fouque - Oran

LE PAYS

La frange côtière de l'Oranie se pare de pittoresques massifs montagneux, sculptés par l'érosion torrentielle : Sahel d'Oran, Sahel d'Arzeu. Le toponyme arabe –Sahel- bord de mer, côte caractérise bien cette région littorale où alternent « plans » calcaires, inclinés vers le sud, et « montagnettes » de calcschistes.

I - LE RELIEF

D'après le géologue Y.GOURINARD². Le Sahel d'Arzeu est un vaste dôme surélevé, de calcschistes jurassico-crétacés. Il est dominé par deux plateaux perchés et allongés de calcaires marmoréens parfois dolomitisés, résidus de surfaces d'aplanissement antérieures au quaternaire : au centre, le Djebel Orousse, point culminant (631 mètres), au Sud-Ouest, le Djebel Borosse (480 mètres). Leur différence d'altitude actuelle provient d'une déformation quaternaire récente.

La partie centrale et occidentale du massif correspond, en grande partie, au territoire actuel de la commune de Kléber. Elle présente une nette individualité par rapport à la région orientale (commune d'Arzeu) et à la zone méridionale : le Plateau de Saint-Cloud. À l'Est, s'étend, en effet, une sorte de plateau à couverture calabrienne, incliné vers l'Est, se raccordant au sud, par une flexure arquée, au plateau de Saint-Leu.

Le plateau de Guessiba (180-230 mètres) est un témoin miocène (Vindobonien), déposé dans une longue dépression du massif secondaire.... Il a légèrement rejoué après le Calabrien mais sa topographie actuelle est surtout due à l'érosion différentielle de l'Ouest Guessiba et de ses affluents³.

Au Sud, on passe à la dépression alluviale quaternaire du village de Kléber, puis au plateau de Saint-Cloud, recouvert par une croûte calcaire, inclinée vers la dépression endoréique de Télamine.

Le massif, sec et tourmenté, offre l'aspect de montagnes abruptes et rocheuses, presque entièrement stériles, bordées par une côte escarpée, difficilement accessible : Cap de l'Aiguille, Cap Sebaa Ferraoune, pointe du Petit Vaisseau, Cap Ferret, Cap Carbon, la Baie d'Arzeu, à l'Arzeu, à l'Est, doit sa belle position portuaire, à une flexure locale.

Les calcaires marmoréens, très durs, disloqués et crevassés, donnent lieu à des *phénomènes de dissolution chimique*, allant du lapié profond –formation superficielle établie dans le calcaire dissocié en blocs sporadiques par des diaclases élargies-, à l'aven –entonnoir creusé dans la masse calcaire et souvent remblayé de « terre rossa » typique-, à la grotte. Ces formes d'érosions particulières, souvent traduites par des noms de lieux français – gouffre, grotte- ont peut-être contribué à donner le toponyme berbère « aghau – trou », d'où seraient venus Arzeu et Grousse³, formes arabisées d'« Urus ». Une intense circulation souterraine semble

² Y.Gourinard - Notice de la 2^{ème} édition de la carte géologique

³ A.Pellegrin - Essai sur les noms de lieux d'Algérie et de Tunisie-Tunis- 1949 – p.88.

s'être fossilisée après les périodes humides du quaternaire.⁴ Il n'existe plus que quelques petites résurgences ; celle de Kristel « doit beaucoup aux ressources aquifères du quaternaire ancien.

II - HYDROGRAPHIE

Façonnement des versants et érosion remontante d'un chevelu serré de torrents rapides et temporaires ont modelé schistes et calcschistes, de résistance variable, parfois graveleux ou quartzeux.

Le réseau hydrographique aréolaire dévale en périphérie du dôme et s'encaisse profondément dans les versants occidental et septentrional, en gorges profondes de 125 à 150 mètres en général et d'une cinquantaine de mètres au Sud et à L'Est. On assiste à la fossilisation d'un réseau antécédent surimposé. L'Oued Magoun le seul d'un débit quelque peu important, draine presque tout le versant méridional. Dans l'ensemble, le Sahel d'Arzeu est caractérisé par la pauvreté de ses ressources en eaux superficielles ou souterraines et au caractère squelettique de ses sols.

Quand l'administration envisage, pour la première fois, la création du village de Kléber : elle ne reconnaît que deux sources de qualité : l'Aïn Berkouk et l'Aïn Abd El Ouedia, qui tarissent quelquefois pendant les chaleurs estivales.

III - LE CLIMAT

Le Sahel d'Arzeu est une région très ventilée. Les vents dominants, souvent forts, du Nord-Ouest, du Nord et de l'Ouest attaquent de plein fouet les versants correspondants et les sommets. Au contraire, le versant méridional, celui de Kléber, est abrité par la masse élevée des djebels Borosse et Orousse. La brise rafraîchissante de la mer se fait particulièrement sentir en été, vers 13-14 heures et s'insinue en remontant les nombreux ravins orientés Ouest-Est et Nord-Ouest Sud-Est. Les vents d'Est et Nord-Est soufflent rarement sauf quand il y a des cyclones violents.

Au pied de la montagne, Kléber n'est ouvert qu'aux vents du Sud et de l'Est et à ceux venant du Nord par les vallées affluentes de l'Oued Magoun –maximum en décembre-, à l'époque des labours, à une époque où ils ne gênent pas les cultures. Le vent ne nuit à la végétation arbustive que sur les plateaux.

Des brumes marines n'accrochent leurs masses floconneuses et humides qu'aux sommets et moins fréquemment que sur le Sahel d'Oran, moins favorisé par l'orientation de son relief.

Par sa douceur hivernale, par la rareté du sirocco, le climat maritime est favorable aux céréales et à la vigne.

Peu arrosé par les pluies mais favorisé par son exposition, le Sahel d'Arzeu jouit d'une pluviosité que Gaussen⁵ évalue à 500 m/m par an, avec maximum de précipitations de relief sur le djebel Orousse.

³ A. Pellegrin - Essai sur les noms de lieux d'Algérie et de Tunisie-Tunis- 1949 – p.88.

⁴ - Il existe d'importantes stalactites dans l'intérieur des anciennes mines de fer de Saint-Cloud, au-dessus de Kristel.

⁵ - Gaussen et Bagnouls – Carte des précipitations de l'Algérie – moyenne annuelle 1913-1947- 1/500.000

IV -VEGETATION

Le Sahel d'Arzeu est occupé par la végétation résiduelle de la Callitriaie ou association de Thuya, dégradé depuis des siècles par le pâturage, l'écobuage, la fabrication du charbon, la cueillette de l'écorce à tan et l'exploitation des minières.

C'est le reliquat d'une végétation, autrefois plus riche et plus dense. Au XI^{ème} siècle, El Bekri précise que « lorsqu'on met le feu aux broussailles dont la montagne est couverte, il s'en exhale une odeur aromatique », du probablement au Thuya, conifère rejetant de souche. Ce texte atteste également, dès cette époque l'ancienneté de la pratique de l'écobuage, précédant la mise en valeur sporadique et périodique par la culture et l'élevage. Entre les XVI^{ème} et XVIII^{ème} siècles, la tribu des Hamyan alimente le marché d'Oran, ville espagnole, notamment en charbon de bois. En 1846, les chênes verts sont assez beaux et denses puisque le cahier des charges imposé, aux concessionnaires Veyret et Del Bazo la constitution d'une réserve forestière autour de ces peuplements, sur un millier d'hectares, soit près du dixième de la surface totale réelle de cette propriété. Les ravins de Tazout offrent alors une belle végétation. Arbres, clairières cultivées et charbonnières arabes apparaissent autour de Guessiba et du village futur de Kléber.

En 1848, la dépression de Kléber est couverte d'épais taillis et de grandes broussailles du Djebel Orousse servent de refuges aux animaux sauvages : panthères (disparues vers 1860), gazelle (jusque vers 1870), sanglier (jusque vers 1875), hyène (jusque vers 1902), chacal, lynx, gros raton, chat sauvage, gerboise⁶, porc épic, civette, belette, aigle royal, aigle gris, buse, épervier, émouchet, effraie, grand-duc, chevêchette ou chouette, crécerelle, petit faucon, vipère lébétine, vipère-aspic, vipère grise, lièvre, lapin de garenne, perdrix rouge de la plaine, grosse perdrix route du versant nord du bord de la mer, pigeon ramier, tourterelle, caille⁷.

On rencontre alors de vieux lentisques et une épaisse brousse à Palmier nain, Lentisque, Rose de Bengale, Chêne vert, Alfa, Genêt épineux, sur le parcours de Kristel Kléber et Arzeu. En 1853, gibier et bêtes sauvages, lapins et sangliers dévastent les récoltes. Pièges, battues, affûts nocturnes n'en ont pas raison. Les animaux se réfugient dans les ravins profonds et impénétrables.

En 1846-1856, des Français, en 1884 des Espagnols récoltent encore de l'écorce de Chêne Kermès, utilisée comme tanin. De nombreux charbonniers espagnols et arabes sont installés sur la concession Veyret et Del Bazo, moyennant le paiement d'une maigre redevance.

En 1860, la fabrication du charbon de bois, ressource accessoire, après les semailles, pour les habitants de Kléber, donne lieu à un travail pénible et peu productif. En 1863, les terres désertes et broussailleuses du Sahel d'Arzeu servent de refuges aux malfaiteurs et aux bêtes sauvages ; elles sont sans valeur vénale.

Des minières ont été exploitées probablement par des Berbères. Auprès des excavations, les premiers exploitants européens ont trouvé des amas de scories provenant de la fonte

⁶ - Archives. Départementales. Oran-sous-série-I-M-Généralité-Rapport de 1848.

⁷ - L. DAVID-Klaber-1848-1953- Recueil et résumé d'un petit village de colonisation.

rudimentaire des minerais, sur place, avec utilisation du combustible fourni localement par les arbres et broussailles, suivant le procédé de la fonte du bois.

Aujourd'hui le Thuya, rare et abrouti, est associé aux Chênes Vert, Chêne Kermès, Lentisque, Genêt épineux, Filaria, Rose de Bengale, Daphné, Lavande dentelée, Fenouil, Palmier nain et Alfa. Il ne subsiste plus guère qu'une garrigue dans les lieux privilégiés ou qu'une brousse dense, réduite souvent à de simples buissons en coussinets de Genêt épineux, rongé par la dent des chèvres.

Au Sud, sur les Côtes Ferrées et les Côtes de Guessiba, dans les ravins au-dessus de Kléber, s'étend une brousse à Palmier nain, groumant touffes de Lentisque, Genêt épineux, Lavande, Scille Diss, Asphodèle, Fenouil, Géranium sauvage, Rose de Bengale, Bruyère. Dans le bassin supérieur de l'Oued mta el Fernane, dans un creux abrité, vers 400 mètres d'altitude, un beau boisement de Chêne-liège⁸ offre de jeunes sujets non démasclés, avec sous-bois touffu de Cistes à gomme (*Cistus ladaniferus* L.), grande Bruyère blanche (*Erica arborea* L.), Cistes de Montpellier, Chêne kermès, Genêt épineux, Lavande, Diss (50%), Asphodèle, Palmier nain. Dans le ravin des Amandiers, des traces de peuplement de Chêne liège se réduisent à un maquis d'arbousier et de Rose de Bengale. On signale encore des Cistes à gomme, en 1877, au Bled Tafrent.

Vers le sommet du Djebel Orousse, les Chênes verts dominant sous forme de broussailles et il y a quelques Pins parasols, plantés près de la carrière de marbre. Le tapis végétal est assez dense, surtout sur les versants exposés au Nord et au Nord-Ouest, aux vents humides. Plus clairsemé au Sud, il compte plus de lentisques et de Diss. Sur les versants méridionaux du Premier Fond, il est réduit à des Globulaires (*Globularia Alypum*) et à des Cistes à gomme, cherchant à reconquérir le sol défriché, cultivé, puis abandonné.

Les sols graveleux portant une végétation plus clairsemée où apparaît l'Alfa. Ceux qui sont riches en calcaire se couvrent de Palmier nain ; ceux à éléments argileux conviennent surtout au Diss. Sur les pentes supérieures, l'action du vent donne aux broussailles un faciès en coussinets qu'exagère l'abroutissement.

La municipalité à l'intention de diviser les communaux en lots, puis d'y faire établir des banquettes plantées d'arbres fruitiers, à charge pour les locataires de soigner les plantations. Cette manière de procéder obligerait les particuliers à défendre eux-mêmes le reboisement utilitaire contre la dent des troupeaux ou contre les délinquants. En effet, il a été remarqué que les usagers actuels des communaux brûlaient les broussailles soit pour obtenir des repousses tendres pour leurs bêtes, soit pour que les cendres profitent aux jeunes pousses, d'autres enfin procèdent à la fabrication illicite de charbon de bois.

V - LES HOMMES AVANT 1848

Longtemps, on a cru que le Sahel d'Arzeu, actuellement désert, l'avait été de tout temps. Cette erreur est contredite par les objets d'industrie lithique recueillis autant que par la toponymie.

Doumergue a récolté silex taillée, grattoirs pédonculés, quartzites taillés, hache piquetée, à l'emplacement des points choisis, des 1846, pour la création de villages européens : à Tazout,

⁸ - Ils résistent à l'incendie, grâce à leur écorce ; On compte actuellement 300 sujets, contre 5 à 600 en 1944.

Aïn Defla, Kristel, mais également dans des foyers situés sur les points hauts : Djebel Borosse et Cap Carbon et près de sources, à l'Aïn Sidi Moussa.

Des noms de lieux se rapportent à des personnages et à des mythes bibliques : Moussa (Moïse), Sebaa Feraaoune (Les sept Pharaons), à des souvenirs grecs (Karroun = Caron). Ils évoquent l'existence d'une population hébraïque primitive peut-être phénicienne ou punique. On peut lui rapprocher le nom de l'Oued Abd el Oudia – l'Oued du fils de la Juive- à Kléber.

La toponymie berbère : Tazout, Orousse –trou-, Rhezlane, probablement de Rhilane –colline- Bled Tafrent –région des grottes.

Des toponymes arabes : évoquent des noms de plantes : Aïn Delfa –laurier rose- Fernane – chênes lièges-, Karmous en Nçara –figuier de barbarie-, Aïn Berkouk –prunier-, Kerma – figuier d'Europe-, Diss –ample ; d'animaux : Nsour –aigles ; de relief : Kef –piton-, Magoun –entonnoir-, Hadjra –pierres-, Djenane –jardin.

De La Moricière assure que le nom de « Quessiba rappelle l'existence, dans cet endroit, à une époque que nous ignorons, une sorte de fort ou de kasbah dont les ruines jonchent encore le sol », en 1846.⁹

M. Louis David, Maire actuel de Kléber, a trouvé des traces d'occupation berbère, romaine et punique : grottes souterraines de protection, traces de villages.

Dans le ravin des oliviers, dévalant vers la côte septentrionale une grotte, dont l'entrée à 80 cm de largeur sur 1 mètre de hauteur, donne accès à une chambre rectangulaire de 6 x 8 mètres, réunis à une salle ronde par deux couloirs. Elle se poursuit en profondeur, par une voûte où l'oxygène manque. Elle semble avoir été aérée par une cheminée aérienne, bouchée depuis. Une hypothèse évoque un aménagement punique antérieur à notre ère, en relation avec un point de débarquement sur la côte. A 200 mètres des carrières de marbre, à environ 600 mètres d'altitude, un trou de 2 mètres de long sur 50 cm de large correspondrait également avec la mer¹⁰. Enfin, une excavation, d'origine ancienne, existe en bas du ravin Labadie et aboutit à une chambre ayant deux galeries d'accès : l'une pour l'entrée, l'autre pour la sortie.¹¹

Des traces d'occupation berbère ont été reconnues, au Sud-Ouest de l'agglomération actuelle de Kléber, sur une crête aplatie, entre les ravins des Oueds Magoun et Tazout. Sur trois mamelons, à 221, 246 et 272 mètres, on a trouvé des cimetières, des silos et un village ruiné. Celui-ci se signale, au milieu des cultures, par un tas de cailloux couvrant 2000 mètres carrés environ. On y a reconnu le tracé d'une centaine de pièces exigües. Les silos, nombreux et rectangulaires ont chacun 1,50 x 3 mètres et 2m50 de profondeur ; Les cimetières groupent des tombes¹²creusées dans le sol argileux blanchâtre et compact, en forme de gourde de 1 m

⁹ - De la Moricière – Plan de la colonisation-in Revue de l'Orient et de l'Algérie-T.I-Paris-Rouvrier-1847-Pp.106-136 et pp.182-232- Notamment p.205

¹⁰ - un gros sin jeté dans ce trou aurait été recueilli sur la côte.

¹¹ - en dehors de ces grottes, aménagées par l'homme, des trous s'ouvrent dans la falaise du Ravin des Grottes, à la Grotte des Pigeons et à la Grotte Bou Ziane ou des cochons, situés en aval dans le Ravin des Oliviers, cette dernière peut contenir 300 porcs

¹² - Thouvenot-Découverte d'une nécropole à Kléber – Bull. Sté Géogr.oran-1931-pp213-214.

25 de profondeur, large à la base de 80 centimètres et à la partie renflée de 1 m 30. L'orifice rond ovale de 0.80 x 0.45 mètres, est fermé par une grosse dalle plate taillée dans les roches schisteuses. Orientées Est-Ouest, ces tombes semblent avoir contenues deux corps accroupis, l'un masculin, l'autre féminin, accompagnés d'un mobilier funéraire sommaire : débris de plats, anse de jarre, vase, cruche, moulin à farine en pierre, débris de bracelets en bronze.

Ces traces d'occupation révèlent l'occupation d'une population sédentaire importante post-islamique d'après Thouvenot, plutôt berbère et pré-islamique semble-t-il.

D'autre part, les carrières de marbre ont été exploitées par les Romains ou plutôt, comme les minières, par des Berbères romanisés.¹³

Après cent ans de présence, les termes géographiques français, particulièrement nombreux, plus qu'en aucune autre région d'Oranie, sont dus aux chasseurs de Kléber, qui parcourent le massif.

Sur le versant Nord : Pointe de l'Aiguille –traduction de l'Aguja espagnol des anciennes cartes-, Carré des épines ravin du gouffre, Ravin des Oliviers, Montages éboulantes, Pointe du Vaisseau, Grotte aux Pigeons, Grotte du Veau marin, Montages grises, Ravin des Grottes ou des Pigeons, Plateau Excumunicat.

Sur le versant Sud : La Montagne à Pic, le Premier Fond, Ravin des Amandiers, Ravin du Marabout, les Côtes Ferrées, Les Côtes de Guessiba, Ravin Sechepine (du nom d'un ancien colon), Ravin de la source Amand (du nom d'un ancien colon), Ravin Sainte-Isabelle (du nom d'un village projeté en vain en 1846).

Il existe même un terme espagnol : le Raïe ou Ralle (prononcé raillo – la rape), et un terme latin : le Plateau Excumunicat ou mieux Excomunicat – il excommunie. Le Cap Ferrat peut être traduit du latin –ferratus- garni de fer, ferré, ferrugineux. On peut se demander si de djebel Sicioum, dominant Arzeu ne vient pas du latin – cission - lierre noir ou du grec -lierre, comme le Cap Sicié près de la Ciotat, de même qu'il existe un cap Ferrat près de Villefranche-sur-Mer, dans les Alpes maritimes.

Il n'y a d'habitat aggloméré qu'au port d'Arzeu et auprès des jardins de Kristel. Arzeu fut, tout à tour, point d'occupation punique, berbère, romaine, arabe et française

Au VIIème siècle¹⁴, la région occidentale du Sahel d'Arzeu est le domaine des « Beni Rian », tribu Berbères senhadja, qui en est chassé ; au VIIIème, par les « Krichtel », Berbères sénètes.¹⁵ Ceux-ci s'adonnent à la culture maraîchère et au commerce et construisent un bourg fortifié du côté de la mer, à peu près à l'emplacement du Kristel actuel. Au XVème siècle, le littoral est occupé par les Espagnols jusqu'en 1731. Les Kristel¹⁶ habitent la bourgade de

¹³ - St.Gselle Atlas archéologique de l'Algérie – Feuille Mostaganem N°21-Notice

¹⁴ - Si Abd el Kader el Mecherfi- 1764 – L'agrément du lecteur, notice historique sur les Arabes soumis aux Espagnols pendant leur occupation d'Oran- Traduction Marcel Rodin – Revue africaine-1924-pp.193-260

¹⁵ - Établis successivement à l'embouchure du Chélif, à Mazagran, à Foug el Bahar dans la plaine de Sirat de Perrégaux.

¹⁶ - Auxiliaires des Espagnols, ils leur fournissent des renseignements et enlèvent des indigènes pour les vendre, sous couvert de colportage et de vente d'épices. Ils reçoivent le nom de Maghates ou Moghattisouna-Mogatazès (en Espagnol), à la ceinture en cuir du Tafilalet leur servant à bouillonner leurs victimes.

Crestella¹⁷ et passent aux MOROS Del Fez –Maures de Paix-. Ils possèdent une base à Oran¹⁸ où ils se rendent par mer sur leurs embarcations ou par terre à dos de mulets pour lui apporter légumes, fruits, bois et charbon de bois.

Après la deuxième invasion arabe du II^{ème} siècle, une partie des Berbères nomades sénètes Maghraoua se réfugient dans la partie orientale du massif, entre Kristel et Arzeu, puis sont refoulés au Maroc par les Sanhadja, leurs rivaux berbères.

Au XVIII^{ème} siècle, au contact des territoires des tribus Gheraba et Hamyan s'étendent un village et une compagne Kristel, avec des arbres, figuiers, grenadiers et vignes, riches jardins produisant légumes frais, henné, garance pour la teinture de la laine rouge et jaune, parure de femmes. Cette région, très peuplée, est occupée par les villages de Guessiba (Kristel), des Beni Rian, de Koléah au-dessus, de Kbeur Abdallah et de Redjet Ritt sur le plateau¹⁹

Les Kristel refusent d'impôt au Bey Chelagram (1708-1737) ; ils sont expulsés et dispersés aux environs de Mascara et de Mazagan. En 1770, six de leurs descendants rachètent leur territoire et le droit d'usage des eaux au Bey Mohamed. Eau d'irrigation, jardins et terres de parcours de montagne sont répartis par portion de 1/3300. Des sabliers de verre, empruntés aux Espagnols, mesurent l'heure d'eau d'arrosage, soit 24 heures d'eau pour tous les 11 jours.

A l'Est, autour d'Arzeu, s'étendent, en 1845, la Terre de Bel Gaïd, cadi d'Oran -26 000 hectares environ- et les mechtas des Ali Ben Youb, des Ben Ayoud et des Ben Betrat²⁰

Le reste du territoire de la plaine est occupé par la tribu semi-nomade des Hamyan, descendants d'une fraction des Beni Hilal, venus en Tunisie, au XI^{ème} siècle, en provenance des déserts du Hedjaz. Ils se sont fixés tour à tour, entre Gabès et Tripoli, dans le Hodna, sur les hautes plaines steppiques du Maghreb central, la vallée du Chélif moyen, puis les Salines d'Arzeu. Fixés définitivement, ils vivent encore sous la tente, en 1846 ; et se déplacent selon le rythme des saisons, sur leurs terrains de parcours et sur les mechtas établies sur des clairières cultivées.

LES ETAPES DE LA COLONISATION

En 1845²¹, le territoire civil est limité au port d'Arzeu et à sa banlieue immédiate. Le reste de l'Oranie est placé sous l'autorité militaire le Lieutenant-Général de Lamoricière, commandant la province d'Oran, cherche à faire prévaloir son système favorable à la grande colonisation capitaliste. Sur sa proposition, le Gouverneur général Bugeaud institue, en mai 1846²², une commission d'enquête locale²³, chargée d'examiner et de déterminer les points sur lesquels

¹⁷ -Fey – Histoire d'Oran – p.95

¹⁸ - Près du Bordj el Ahmar (Château-Neuf) au pied du Kheneg en Nitah –Kargentah-, notre quartier de la Vielle Mosquée

¹⁹ - Archives Départementales Oran – Série N-Propriété foncière – Rapport de la Commission d'enquête de Kristel-Loi du 26 juillet 1873-1 avril 1877.

²⁰ - Ordonnance royale du 12 août 1845.

²¹ - Ordonnance royale du 12 août 1845

²² - Arrêté gubernatorial du 29 mai 1846

²³ - Composée de Vauban, Chef du Génie, Azéma de Montgravier, capitaine d'artilleries, chargé des affaires arabes, Lozini, inspecteur de la Colonisation, Gama, Chirurgien-major, chef des ambulances de la division d'Oran, Perrin receveur des Domaines d'Oran.

des centres de population peuvent être établis sur le territoire compris entre Oran, Mostaganem et Mascara. A la suite d'un rapport établi par de Lamoricière, la commission²⁴ s'occupe notamment de la partie nord de la tribu des Hamyan qui campe jusqu'au pied méridional du Sahel d'Arzeu.

I - PROJETS DE VILLAGES DE COLONISATION EN 1848.

Parmi des localités visitées, du Plateau d'Oran à Arzeu, il s'agit de Tazout et de Guessiba, sur la piste stratégique d'Oran à Arzeu par Kristel.

Tazout est projeté sur le territoire des Kristel qui viennent de vendre, au colonel de Martimprey, la zone littorale, au pied des montagnes, la vallée des Beni Rian, les collines d'Azelef, Gudiel et Tazout²⁵, en dehors du village, des jardins et des premières pentes de Kristel. La commission y reconnaît comme ressources possibles : élevage, récolte de l'alfa, fabrication de sparterie, exploitation des mines de fer d'Aïn Defla.

La commune de Guessiba²⁶ doit avoir son chef-lieu à l'emplacement des jardins arrosés par les eaux des deux ravins voisins de l'oued Guessiba et de l'Aïn Berkouk. Là, s'élève aujourd'hui la ferme de Guessiba, située sur le territoire de la commune actuelle d'Arzeu. Bâtis sur la rive droite de l'oued du même nom, l'agglomération doit abriter 72 familles et être entourée d'enceinte.

Les enquêteurs reconnaissant que l'oued Abd el Oudia – Youdia – de la juive – pourrait alimenter un village d'importance secondaire²⁷, la même où Kléber s'est élevé depuis. Ils comptent établir, enfin quelques familles de pasteurs à Sebka –Chabet ben Yebka- mais aucun centre ne pourra réussir à l'Aïn Ouinkel, sur un plateau plus élevé.

Dans cette région quelques indigènes mettent en culture 100 hectares de clairières et ont effectués quelques plantations dans les environs, notamment sur la mechta d'Aïssa ben Della des Hamyan ; Ils en sont dépossédés en 1847, contre le paiement d'une indemnité de 1000 francs-or par l'administration.

A la suite des investigations de la commission de mai 1846, une ordonnance du roi Louis-Philippe du 4 décembre, crée, dans le « triangle » compris entre les villes d'Oran, Mostaganem et Mascara, huit communes dont celle de Saint-Cloud²⁸, qu'un important contingent de colons occupe le 4 décembre 1846. Le même jour, sur le territoire d'Arzeu, la commune de Sainte-Léonie est créée, au lieu-dit Muley Magoun pour être peuplée d'émigrants allemands comme La Stidia (Georges-Clemenceau).

²⁴ - La Commission étudie en outre la création des communes de Sidi (hameaux de Hassi Ben Okba, Aïn Franin, Aïn Dehen et Azelef), d'Arzeu (hameaux de Muley Magoun, Amia), de Betioua (hameaux de Chabet el Ray, Tsemmamid), d'Assi el Hamoud, de Gudiel (Saint-Cloud) et Mefsoukh (Renan), du Tlélat (hameau de Tenazet), d'Assi Moussa Touil, d'Assian Toual (hameaux d'Assi Ameur, Assi Ben Eudda) Assi bou Nif, Assi ben Feréah (Legrand), de Bou Fatis (Saint-Louis, village de Dayat oum Relaz, d'Adja Reyra, d'Emillahal.

²⁵ - Convention du 4 octobre 1846, moyennant 1200 duros soit 6000 francs-or.

²⁶ - Guessiba et Tazout sont situés dans le plan de colonisation de Lamoricière en 1845.

²⁷ - De Lamoricière ne croyait y fixer que 5 familles de pasteurs.

²⁸ - Nemours, Joinville (Fleurus), Saint-Louis, Saint-Cloud, Adélaïde, Saint-Eugène (sur Saint-Leu) Saint-Leu, et Sainte-Barbe B.O des Actes du Gt gal de l'Algérie-Tome VI-1846.

II - VILLAGES PROJETES EN 1847

L'ordonnance du 19 février 1847 crée, selon un projet cher à Lamoricière, trois villages à concéder à des capitalistes²⁹ : Sainte-Isabelle à Guessiba, San Fernanda à Tazout, Christine à Sidi Ali, dans la subdivision d'Oran. Les deux premiers centres projetés sont situés dans le Sahel d'Arzeu. Ces mêmes villages sont allotis avec trois autres du Plateau d'Oran, pour servir à leur adjudication à Oran le 22 décembre 1847. Aucun ne trouve preneur sauf celui de Sainte-Barbe du Tlélat.

III - CONCESSION VEYRET-DEL BAZO (1844-1867)

Dès avril 1844, la commission consultative d'Oran accorde à Nicolas Del Bazo, industriel espagnol, la concession gratuite pour 9 ans de tous les terrains incultes et très accidentés s'étendant entre le Cap Canastel et la Pointe de L'Aiguille. Déclarée nulle par Bugeaud, elle est réclamée en 1846 par Bel Bazo.

L'ordonnance royale du 12 mars 1847 concède 7840 hectares³⁰, en réalité 13.330³¹, à Charles Veyret, négociant parisien³², moyennant une rente perpétuelle rachetable de 784 francs, « ...entre le Cap Canastel et le territoire d'Arzeu, sur ... les communes de Sainte Isabelle (Guessiba), de San Fernanda (Tazout) moins le nouveau territoire des Kristel ... et la partie Est de la commune de Christine Sidi Ali), englobant les hameaux de Ferouia et d'Azelef », au pied de la Montagne des Lions.

Ils doivent établir, en cinq ans, loger, entretenir et pourvoir de matériel agricole, 172 familles d'agriculteurs français pour les 2/5 qui, après l'accomplissement de ces obligations, deviendront chacun propriétaire de 4 hectares labourables et défrichés. Il sera constitué également une réserve forestière de 1000 hectares, (englobant tous les terrains où il existe des chênes verts) et de nouvelles plantations arbustives dans les sols impropres à la culture. L'Etat accordera, en échange, une prime de 1000 francs par famille installée, en sus des 172 prévues.

Un an après, jour pour jour, la Société Veyret assure avoir dépensé 3 millions de francs-or³³ et demande la prolongation du délai de 5 à 10 ans, l'installation des familles dans des fermes d'une trentaine d'hectares chacune, plutôt que dans des villages. Une commission de contrôle de mai 1848³⁴ reconnaît que cette vaste concession ne compte que 1500 hectare cultivables et 10.000 de ravins et de montagnes, presque entièrement stériles, ne pouvant être boisés qu'au prix de sacrifice énormes ou consacrés au pacage des troupeaux.

À San Fernanda ou Tazout, la Société ne construit, de 1848 à 1859, qu'une ferme entourée de murs avec rez-de-chaussée, écurie et cour, d'une valeur de 16.000 francs-or, défriche 6

²⁹ - En janvier 1847, du Teil et Cournel avaient demandés 2000 hectares dans la commune de Joinville (Fleurus), Dumesguil d'Arrentières 900 ha dans celle de Chartres, Frantz 150 à 200 et Cely et Cie 1800 à Sidi Marouf, Hugo à Mafsoukh (Renan), Adamn Blount et Vandermaesern à Ste-Barbe, Jucqueau et Froyer 2000 ha à Chartres.

³⁰ - D'après les limites assignées sur la carte du Colonel de Martimprey (Commission du 28 mai 1848).

³¹ -Chiffre exact confirmé en 1856

³² - de la Société Veyret, Alcain et Cie de Paris ; Alcain est à la tête en 1858 des maisons de commerce les plus importantes et les plus considérées de la capitale.

³³ - En réalité 160.000 francs-or, d'après la commission de contrôle du 28 mai 1848.

³⁴ - Composée de Delaroche sous-intendant militaire, Toupet chef de service cadastral de la province d'Oran, Canis inspecteur de la colonisation.

hectares et ensemence 10 hectares, fixe deux familles espagnoles, soit 9 personnes et loue 2.200 hectares de parcours aux Arabes de Kristel.

À Sainte-Isabelle ou Guessiba, les concessionnaires construisent, pendant la même dizaine d'années, un corps de ferme, enclos de murs d'une valeur de 18.000 francs-or³⁵, défrichent 20 hectares, améliorent une centaine d'hectares de clairières arabes, fixent trois familles françaises et espagnoles (13 personnes) et trois familles arabes (9 personnes). En 1854, la ferme est louée à un colon de Kléber³⁶ qui se livre à l'élevage et ensemence 20 hectares. Inhabitée, presque en ruines et inculte depuis 1856, elle est vendue en 1862³⁷ avec 1260 hectares, sur saisie mobilière.

A Kristel, la société élève un village français, formé d'une rue de 100 mètres de long, séparant en nombre égale 44 maisons à terrasses et rez-de-chaussée, toutes uniformes et contigües, une chapelle, une maison pour le régisseur, une plâtrière, une briqueterie à la Marine, une boulangerie des magasins, une écurie, une huilerie, le tout estimé à 157.000 francs-or, mais en mauvais état dès 1855.

En 1854, la Société est dissoute par la mort de Veyret en 1850 et la disparition d'El Bazo en 1856. Elle n'a pas construit les villages de Sainte-Isabelle à Guessiba, ni de San Fernanda à Tazout, ni planté d'arbres comme le cahier des charges de 1846 le précisait. En 1857, la propriété d'étend sur les communes de Sidi Chami, Fleurus, Saint-Cloud et Arzeu et compte un personnel de 50 personnes dont 40 Européens et 10 Musulmans, 7 fermes isolées et le village de Kristel ; Elle met en valeur 120 hectares dont 100 en blé, 7200 hectares de parcours nourrissent 4200 têtes de bétail (2000 moutons, 1500 chèvres, 400 bœufs, 300 porcs).

En 1862, les fermes de Guessiba et de Tazout sont vendues sur saisie mobilière ; la première est louée et exploitée par deux indigènes, la seconde à trois indigènes, deux de Kristel. La même année le village européen de Kristel ne comprend que quelques maisons, les unes habitées par des pêcheurs espagnols et des jardiniers arabes, les autres inoccupées. D'accès impossible aux voitures, il n'y a de terres cultivables que quelques petites parcelles de jardins, plantées en vigne en treilles et de fruitiers. La localité, sans importance pour la colonisation, appartient aux indigènes. La colonisation capitaliste aboutit à un échec dans cette région.

IV - CREATION DE LA COLONIE AGRICOLE DE NEGRIER

La loi du 19 septembre 1848, votée par l'Assemblée Nationale constituante, crée 21 « colonies agricoles » dont le village de *Négrier*, le futur Kléber. Dans sa précipitation de répondre à cette mesure, le Génie constitue ce village, sans solliciter l'avis de la commission administrative d'Oran, à l'Aïn Abd el Oudis, sur 100 hectares, une des meilleures parties des terrains concédés à Veyret et Del Bazo qui se plaignent de ce prélèvement sans préavis. Le Directeur des fortifications³⁸ d'Oran précise que cette création hâtive a été nécessitée par l'arrivée d'un nombre d'émigrants parisiens supérieur à celui qui était attendu.

³⁵ - Elle ne vaut plus que 8.000 francs-or en 1848.

³⁶ -REY Pierre, très actif et intelligent.

³⁷ - Écho d'Oran du 8 mai 1862.

³⁸ - LE Directeur des Affaires de l'Algérie au Ministère de la Guerre, reconnaît le bien fondé de ses allégations.

Le 26 janvier 1849, le Ministre de la Guerre prescrit de changer de nom de Négrier en celui de Kléber car le premier a été affecté à un nouveau village créé dans la banlieue de Tlemcen par arrêté du Président de la République Louis Napoléon Bonaparte le 11 janvier 1849. La nouvelle appellation est confirmée par décret du 11 février 1851.

V - LA COLONIE AGRICOLE DE KLEBER (1848-1887)

1848 ... Des ouvriers « parisiens », plus ou moins compromis par la Révolution de 1848 décident d'aller librement s'établir en Algérie, après l'appel du Gouvernement provisoire de septembre. Ils déposent leur demande à la mairie de leur quartier ou de leur village, verse un certificat de bonne conduite, un acte de mariage et de naissance de leurs enfants, un certificat de bonne constitution, un congé militaire et attendent leur convocation.

Après avoir été acceptés par le Ministre de la Guerre, ils forment le deuxième convoi qui s'embarque à Paris, le 8 octobre 1848, sur des péniches qui empruntent fleuves et canaux, pendant 18 jours de voyage, jusqu'à Marseille. Après 10 jours de mer, sur le navire à voiles et à roues, *le Cassique*, ils débarquent, le 2 novembre à Arzeu, simple camp de baraquements, agrémenté d'une église de bois. Ils logent dans des baraques et sous de tentes dressées sur la plage. Ils reçoivent vivres, chemises, souliers, ceintures de flanelle, sabots de l'Armée et tirent au sort le village qui leur est affecté.

Le 11 novembre, une partie d'entre eux : 32 colons et leur famille –soit 104 personnes– quittent Arzeu et se dirigent vers Kléber, par un temps de tempête, les hommes péniblement à pied, femmes et enfants sur des prolonges d'artillerie, transportant également quelques meubles et ustensiles.

Ils font halte, à Sainte-Léonie, créé depuis deux ans : l'accueil est sympathique mais l'installation précaire. Le village manque d'eau potable et de récoltes, les colons sont minés par les fièvres paludéennes. Un ruisseau pestilentiel se perd au milieu des lauriers roses, les champs sont en friches. La piste qui réunit ce village au futur centre de Kléber descend dans un ravin, au pied de la montagne, au milieu des broussailles qui pullulent d'insectes et de reptiles.

L'emplacement du village est fixé sur mamelon, au sol pierreux, entre deux ravins, au milieu d'anciennes charbonnières arabes, où les soldats ont coupé, à ras du sol, jujubiers et lentisques, sans déraciner les palmiers nains. Le territoire comprend une superficie de 1075 hectares.

D'après le décret du 19 septembre 1848, l'administration promet aux émigrants, à leur arrivée dans la « colonie agricole », une petite maison, quelques hectares de terres qui seront leur propriété quand ils les auront mis en valeur, des semences, quelques instruments aratoires, des rations de vivres jusqu'au 31 décembre 1851, époque où ils doivent être en mesure de se suffire à eux-mêmes. Les célibataires doivent s'engager à se marier dans les six mois, sous la menace d'être rayés des contrôles dans le cas contraire.

A Kléber, les colons ne disposent que de baraques en planches mal jointes, alignées sur trois rangs, sur la future place de l'église, dans un lieu sauvage et désert. Chaque famille reçoit une concession, composée d'un lot à bâtir de 6 ares, un jardin de 20 ares environ et un ou deux

lots de culture de près de 2 hectares (100 lots au total). La cession gratuite est faite sans redevances mais avec paiement de l'impôt foncier et défense d'aliéner, à moins de paiement à l'Etat de 3457 francs, montant du remboursement des frais d'installation et construction. La répartition a lieu un peu au hasard : certains n'ont que des buttes rocailleuses, au sol superficiel indéfrichable.

Chaque foyer « touche » une truie pleine et un bœuf, une charrue pour deux familles, une carriole pour plusieurs. Ils doivent 3100 francs d'objets remboursables à l'administration.

Ces nouveaux arrivés sont pour les deux tiers des ouvriers³⁹ qui ignorent le maniement de la charrue, un cinquième sont cultivateurs (un vigneron), les autres : petits commerçants, anciens militaires, instituteur, herboriste diplômé. Ils s'établissent dans une agglomération éloignée des principales voies de communication, sur des terres d'assez mauvaise qualité. Dans les baraques, mal défendues contre les intempéries, les cloisons n'atteignant pas le faîte, les ménages sont condamnés à vivre dans une contingence qui présente les inconvénients de la vie en commun. Cette cohabitation, contraire à la concorde et aux bonnes mœurs, est une source de gêne et de servitudes réciproques qui aigrissent les caractères.

Pour se procurer de la viande fraîche, les colons chassent chacals et lièvres. L'Armée leur distribue, tous les deux jours, pain sec, mal levé, mal cuit et peut, mangeable, légumes (surtout riz et haricots), viande, un quart de vin. Ils doivent faire la cuisine en plein air, à l'extérieur des baraques, pour éviter les causes d'incendie, en utilisant le bois, abondants sur place. Il n'existe pas de four dans le village.

Les colons commencent par construire, au Nord du village, une étable collective, appelée « camp des bouviers », où bétail charrues et carrioles sont placés sous la garde des soldats. Avec un attelage, ils se rendent, au pas lent des bœufs, à Arzeu, Oran et même Mers-el-Kébir pour en rapporter les matériaux de construction et le vin débarqués dans ces ports – jusqu'à une quarantaine de kilomètres.

1849 ... Au début de 1849, chaque famille reçoit : pioche à trancher, pioche à pic, fourche en fer, bêche, binette ou sarcloir, râteau de fer, en plus des pioches, pelles et brouettes prêtées par le Génie un pois auparavant. Pour cultiver, il faut s'entendre à deux pour jouer des bœufs à la charrue. Ils reçoivent au total 1640 francs d'objets remboursables et, sur cette dette contractée depuis 1848 (4740 francs), ils remboursent 645 francs à l'administration.

L'autorité leur distribue des semences mais la première récolte est maigre : les grains sont petits et presque noirs. Blé et seigle sont portés au moulin à vent de Sainte-Léonie, à quatre kilomètres.

Les colons défrichent leurs lots ; sur 95 lots, 5 seuls sont vacants ; chaque famille se voit attribuer 4, 6 ou 10 hectares, selon son importance numérique. Ils pratiquent un peu de jardinage.

³⁹ - Menuisiers, maçon, charpentier, sculpteur en bâtiment, peintre en bâtiment, chapelier, cordonnier, tisserand, forgerons, fondeurs en cuivre, relieur, ouvrier dans une fabrique de couleurs (Lefrancq de Paris). Une des femmes est brodeuse.

Kléber, comme les autres colonies agricoles, est placé sous l'autorité d'un directeur militaire aux droits étendus, aux attributions vastes. Cet officier est, à la fois, un chef politique, judiciaire et administratif, rédige les actes d'Etat-Civil, juge les délits et les punit de peines d'amendes et de prison, répartit les subventions et concessions, accordées aux émigrants par le gouvernement, distribue les maisons, assigne les lots, délivre les instruments de travail, règle l'usage et la répartition du cheptel, procède à l'appel nominal quotidien. Peu de personnes s'accommoderaient aujourd'hui de ce régime.

Quand la population a besoin de quelques avances en nature : chaussures, vêtements, linge de corps, il les demande à l'autorité supérieure, les accorde ou les refuse aux colons. Il est le gérant et le trésorier le négociant des produits récoltés en commun. Le succès d'une « colonie » dépend, pour une large part, de la valeur du directeur.

Le premier officier est le capitaine **Bouzon**, sous-directeur de Kléber jusqu'en septembre 1849 ; il dépend du Capitaine **Chaplain** directeur de la « colonie » de Saint-Cloud.

Les colons sont mal nourris, le climat est pénible, les maladies font leur apparition le découragement, le déracinement l'ignorance des choses de la terre sous un climat qu'ils ne connaissent pas, tout joue contre eux ; Quelques-uns partent, d'autres demeurent mais retournent bientôt en France après avoir vendu leur terre. D'autres se mettent courageusement à l'œuvre et il n'y a que sept arrivées (huit personnes). D'après le sous-directeur 30% doivent réussir, 44% ont des chances, 15% ont de la bonne volonté mais peu de chance, 8% vont vers un échec certain, 3% sont à évincer.

Le Génie commence la construction des 102 maisons, toutes sur le même modèle, avec l'aide des colons d'origine ouvrière. Elles doivent comprendre deux chambres non plafonnées et une petite cuisine par famille. Ces habitations coûtent à l'Etat : une maison double pour famille nombreuse 3000 francs-or, une maison simple pour célibataire 1800 à 2000 francs-or. Basses et peu saines, au sol de terre battue, elles apparaissent plus propres et plus intimes que les baraques que les colons abandonnent peu à peu et sans regret. Autour de la maison, une cour abrite la volaille et le bétail.

En fin d'année, deux maisons administratives sont terminées : celles du sous-directeur⁴⁰ et l'Ambulance, cinq restent à construire pour la gendarmerie, mairie, école, église et presbytère. Quant aux maisons d'habitation, 57 sont construites pour les familles, 11 en construction pour les célibataires. Quelques colons habitent des gourbis en diss ou des baraques. Des travaux sont entrepris pour assurer l'écoulement des eaux vers les deux ravins voisins.

Le village offre un plan carré, avec deux rues principales en croix, larges de 20 mètres et rues secondaires de 8 mètres.

Le curé de Saint-Cloud n'y vient que trois fois en un an, car il ne possède ni monture ni moyen de transport. Les malades sont transportés à l'ambulance d'Arzeu et on attend l'installation d'une maison de secours pour 15 malades.

⁴⁰ - Maison Thévenot-Delorme

En septembre, le Lieutenant **Rabadeux** du 12^{ème} régiment d'infanterie légère est nommé sous-directeur, en remplacement du capitaine **Bouzon**. Un peu plus tard, le général **Pélissier**⁴¹ souligne que « M. **Bouzon** tirait un très bon parti de ce village ». Cette remarque est formulée par comparaison avec Rabadeux qui se plaint du manque d'eau d'irrigation, se fait l'avocat des colons et réclame pour eux : bœufs de labour supplémentaires, soldats pour les travaux des champs, boulangerie, boucherie. Pélissier juge que « ses réflexions sur le choix de l'emplacement de Kléber sont superfluité » et ses demandes comme « sujettes à caution ».

De fait, les instruments aratoires maquent, la vente de la maigre récolte de céréales est impossible, faute de débouchés, et l'administration militaire, principale cliente, refuse d'acheter les céréales produites dans la région. L'usurier du village en profite pour leur offrir des prêts à 100% ou pour acheter le blé à 10 francs-or le quintal pour le revendre, au moment des emblavures, cinq mois après, à 60 francs-or. Les colons éprouvent de douloureuses déception et les promesses, faites avant leur départ de Paris, ne sont pas exactement tenues.

1850... Le Lieutenant **Poindelle** commande la deuxième compagnie du 68^{ème} de ligne, détaché à Kléber, pour assurer la sécurité. Le sergent **Izard** de cette unité, ami du marchand de vin, se prend de querelle avec son lieutenant qui se dispute avec les colons et frappe un enfant. Le Lieutenant **Rabadeux** fait preuve d'impartialité dans ce conflit qui oppose l'armée aux habitants civils et précise que Kléber est « un des villages où la population travaille le plus et s'occupe le moins de politique. Un important contingent de 51 familles de colons, soit 183 personnes, arrive pour combler les vides.

Les émigrants quittent leur village de France et se rendent à Marseille par le chemin direct, selon un itinéraire détaillé qui leur est imposé⁴². On leur rembourse 30 centimes par 10 kilomètres de parcours mais souvent à étape échus. Ils mettent une quinzaine de jours pour se rendre à Kléber dont une huitaine par la mer de Marseille à Oran, puis ils attendent un ou deux jours pour prendre le courrier de l'Etat qui les débarque à Arzeu. Ils se présentent à l'officier directeur de la « Colonie » de Saint-Leu qui les informe seulement de leur affectation à Kléber. Le voyage est fatigant et nombreuses sont les femmes qui accouchent à leur arrivée. Ils emportent avec 300 à 400 kilogrammes de bagages ; l'un d'eux a cinq malles et six colis encombrants, contenant trois charrues, une herse démontée etc... une roue de brouette. Ils s'installent comme ils peuvent, leur mobilier et leur garde-robe sont bien pauvres⁴³.

⁴¹ - Lettre du Général Pélissier, Commandant la province au Général Commandant la subdivision d'Oran - 2 février 1850 – Arcg. Départ.Oran-2-M-Kléber

⁴² - De Clermont-Ferrand à Marseille, l'un d'eux fait le trajet en 15 étapes d'une quarantaine de kilomètres au maximum chacune, un autre en 33 étapes de Cuvilly dans l'Oise à Marseille

⁴³ - L'un d'eux (Roth) arrivé en 1848, possède en 1850, pour lui et ses deux enfants : un bois de lit, 2 tréteaux de lit munis de trois planches, un matelas, deux paillasses, un matelas, un lit de plumes, 3 draps de lit, 2 couvertures, 3 traversins, une table de nuit, une lampe de cuivre, une commode, 2 places, 2 chandeliers de cuivre, 5 chaises, 1 table de cuisine. Pour tous vêtements, il a 2 blouses, 3 vestes de drap, 1 redingote de drap, 1 pantalon rouge, 3 pantalons de coton, 1 pantalon de drap, 1 veste et 1 paletot en couil, 1 casquette, 1 chapeau, 1 paire de brodequins, 2 chemises, 1 mouchoir. Ses ustensiles ne sont pas plus nombreux : 6 couverts en fer, de la vaisselle en terre. Son outillage comporte 1 mètre en bois, 1 paire de tenailles, 1 scie à main, 1 grande scie, 1 bidon en fer blanc, 1 gourde.

Les femmes des nouveaux colons sont parfois peu armées, pour vivre dans la « colonie », surtout les blanchisseuses, gantières, casquettières, brodeuses.

La sécurité est bien établie, dans cette région vide d'autochtones, et l'on décide de ne pas construire d'enceinte prévue. Le village possède cinq cabarets ; l'un d'eux se compose d'un gourbi d'assez grandes dimensions, les colons s'y réunissent, au moins tous les dimanches soir, pour boire, bavarder, chanter et danser.

Le lieutenant Rabadeux se plaint que les vêtements, fournis à titre de prêt, sont jusqu'ici de mauvaise qualité, peu propices au travail des champs et usés depuis la première distribution. Les colons reçoivent encore des objets remboursables, d'une valeur de 349 francs-or, mais remboursent 2480 francs-or à l'administration sur ce qu'ils lui doivent.

Le presbytère et l'école sont construits. L'église est commencée, la messe est encore dite dans une chambre, par le curé de Saint-Cloud qui vient par intervalles irréguliers.

Les parties basses du village sont inondées par les grandes pluies ; la rue principale n'est pas nivelée. Il reste douze chambres à terminer.

1851 ... Le décret du 11 février constitue définitivement les 21 « colonies agricoles » en 1848, notamment celle de Kléber qui, avec son annexe de Muley Magoun (Sainte-Léonie), couvre 1266 hectares.

Les colons se mettent au travail, bien qu'ils rencontrent des difficultés nombreuses, dues surtout au manque de moyens mis à leurs dispositions. « Cependant on a le sentiment que le centre vivra ». Le choléra sévit depuis 1849 et continue à faire des ravages parmi la population. Des remplaçants arrivent : 13 familles (43 personnes). Aucun d'entre eux n'est venu comme déporté à la suite du Coup d'Etat du Prince Bonaparte.

La situation des colons est délicate. La ration de vivres va être transformée en une indemnité en argent dans les colonies agricoles, à partir du 1^{er} janvier 1852. La cessation complète de cette allocation en nature impose à l'administration l'obligation d'exiger des nouveaux émigrants la possession de ressources suffisantes pour pourvoir à leur première installation et à leur existence jusqu'à la récolte de 1852.

Pour être admis dans une « colonie agricole », il faut donc fournir certificats de moralité, de profession agricole, d'aptitude physique, de bonne conduite au corps, congé de libération du service militaire, actes de naissance et mariage, demande de concession. De nouvelles conditions sont imposées : enclore, construire, défricher, ensemercer, planter 24 arbres par hectares.

Une voiture transporte des pierres pour les entrepreneurs chargés de la construction du village et des tonneaux de vin destinés au débitant de boissons.

A cette époque, 83 maisons sont construites dont six affectées aux services publics ; église, presbytère, mairie (double) école de garçons (double), école de filles et asile (deux doubles), tenus par les sœurs, médecin (double : logement, pharmacie et infirmerie). Un chirurgien sous-aide (Reuille) est chargé du service de santé. La position du village est saine, mais

l'hygiène est compromise par le logement des moutons et des chèvres dans les cours ou même à l'intérieur des maisons.

Un nouveau sous-directeur : le lieutenant Olivier du 2^{ème} Spahis est nommé le 18 septembre 1851. Il demande à titre remboursable pour les familles indigentes : 20 couvertures, 10 gamelles de campement, 10 bidons, 10 marmites, 5 tréteaux de lit, 15 blouses. Il reçoit : 20 couvertures à 15 francs-or l'une, 40 paires de guêtres blanches (!), 12 ceintures de flanelle à 1 fr. 98, 32 blouses à 4 fr. 75, 15 paires de sabots, 70 tabliers d'enfants à 6 francs.

Le village n'a plus de vagemestre. Jusqu'alors, le service de la poste était assuré par un planton du détachement de la Légion Étrangère, cantonné à Kléber, commandé par le sergent Dubois. Les colons se voient obligés maintenant d'aller chercher leurs lettres à Arzeu : ce qui demande un temps considérable. Le village possède un officier de santé –Reuille-, un curé – Fuchs- et un colon instituteur –Giraud-.

Les dernières familles arrivées mettent la main à l'ouvrage. Les colons possèdent des abris pour loger les bœufs donnés par l'Etat, mais manque de fourrage pour nourrir le cheptel qui leur est confié.

Tous les habitants de Kléber se trouvent dans la même catégorie de fortune, sauf quelques rares exceptions et le sous-directeur note qu'ils ne pourront subsister, à partir du 1^{er} janvier 1852 que si on leur accorde un salaire pour participer à l'installation des services publics.

1852 ... Le village est toujours sous la direction du lieutenant Oliver⁴⁴. Son chef est le capitaine Malafaye, directeur de Saint-Cloud et de des annexes de Kléber, Saint-Leu, Damesme et Mefsoukh (Renan). Il assure que son subordonné « a rendu de grands services dans la colonie agricole de Kléber ».

Six nouvelles familles -28 personnes- arrivent au village, bien qu'aucun lot de culture ne soit plus vacant. Les colons sont réduits à l'allocation quotidienne de 0 fr. 50. Tous les cinq jours, prévenue au son de la trompe, la population est réunie pour recevoir la solde, distribuée par quatre d'entre eux. Cette situation transitoire est difficile ; le capitaine Olivier demande 375 francs-or de secours, en supplément de la solde pour treize colons nécessiteux.

La rue principale du village, jusqu'alors Est-Ouest, est déviée par la construction de l'église, du jardin public et de la place. À l'emplacement du presbytère, la plus grande des baraques, « L'en tout cas », sert aux distributions de vivres, bals, séances théâtrales et aux réunions de l'Assemblée directoriale, composée de quelques colons, dont le président est le fonctionnaire adjoint au maire de Saint-Cloud : c'est le colon Suret, à cette époque.

Au 31 décembre 1852, 78 lots à bâtir (4 ha 68 a) ont été distribués, depuis la création du centre, et 177 lots de culture (536 hectares). L'installation des colons et la construction du village de Kléber a entraîné, du 1^{er} janvier 1848 au 31 décembre 1852, une dépense totale⁴⁵ de 285.000francs-or, soit 1200 frs par habitants ou à peu près 100 millions de francs-1945. Cette somme se répartit ainsi : moitié par l'Intendance militaire (95% en subventions aux

⁴⁴ - Il est promu capitaine en mars 1852.

⁴⁵ -Arch.départ.Oran-Série M-sous-série-I-M-Généralités-dossier II

colons-solde et secours, 5% en travaux publics) moitié par le Génie militaire (75% pour la construction des maisons, 13% pour les travaux publics, 12% pour les subventions aux colons, défrichements).

1853 ... sept colons sont proposés pour l'éviction. Cinq paresseux⁴⁶ n'ont rien réalisé sur leur concession et ont vendu les bœufs confiés par l'administration, deux d'entre eux attendent leur titre de concession pour vendre et partir. Deux autres⁴⁷, un veuf père de trois enfants, mène une vie scandaleuse avec une jeune fille, une veuve, mère de trois enfants, est accusée d'avoir une mauvaise conduite. Neuf familles nouvelles sont composées de 33 personnes.

L'église de Kléber apparaît comme la plus belle de celles des colonies agricoles voisines. L'école de garçons est fréquentée par 25 élèves, celle de filles par 20 autres. La boulangerie ne fait pas d'affaire, les colons préfèrent pétrir et cuire leur pain eux-mêmes ; mais il n'y a ni boucherie, ni marché.

Un arrêté fixe alignements et nivellements du village qui dispose alors d'un territoire de 1387 hectares dont 434 de terres arables (un tiers seulement est cultivable) et 953 de terrains vagues communaux pour le parcours des troupeaux. Les colonies agricoles notamment Kléber et son annexe de Muley Magoun passent sous l'administration civile. Le village appartient, avec Arzeu, Sainte-Léonie, Mefsoukh (Renan), Saint-Cloud et Arcole, au district d'Arzeu, équivalent administrativement à l'une de nos sous-préfectures actuelles.

1854 ... Dix-neuf colons demandent à pouvoir retirer leurs titres de concessions : 5 arrivés en 1848, 9 en 1851, 2 en 1852. A cette date, 59 colons possèdent des concessions : 22 arrivés en 1848, 23 en 1850, 6 en 1851, 8 en 1852. Huit familles arrivent encore -40 personnes-. Les concessions distribuées de 1854 à 1858 groupent au maximum 9 à 10 hectares. Le village ne possède pas encore de mairie et l'église a déjà besoin de réparations.

1855 ... L'inspecteur de la colonisation⁴⁸ propose d'affecter à Kléber 350 hectares, en grande partie boisés⁴⁹, dont les deux tiers sont labourables, à prélever sur la propriété Veyret-Del-Bazo. Six familles arrivent -9 personnes. Le manque d'eau et le mauvais état des routes qui aboutissent à Kléber sont les plus grands obstacles au développement du village « si laborieux ». Le commissaire civil d'Arzeu demande la construction du lavoir et de l'abreuvoir. Sur un total de 63 colons, 35 ont défriché chacun ½ à 1 hectare, 24 possèdent leur titres définitifs, 15 sont proposés pour l'obtenir, 13 ne l'ont pas encore.

1856 ... Les communaux comptent 717 hectares de réserve forestière. La commune de Saint-Cloud est créée définitivement avec ses annexes de Kléber, Mefsoukh (Renan), Sainte-Léonie et Kristel, groupant ensemble 1500 habitants. Aux arrivées, on compte encore 16 familles, soit 38 personnes en 1856, 22 familles, soit 37 personnes en 1857, 13 familles, soit 17 personnes en 1858.

⁴⁶ - Bohomme, Riquier, Jay, Fontaine et Laurent.

⁴⁷ - Mme Lassagne et M. Amand.

⁴⁸ - Arch.départ.Oran-Rapport de l'inspecteur de la colonisation du district d'Arzeu. Vassé de Sainte-Marie 30 juillet 1855.

⁴⁹ - Jusqu'ici livrés au fourrage et au parcours.

1859 ... Les colons de Kléber sont paisibles et laborieux, ce sont de bons cultivateurs qui réussissent presque toujours. Rangés, ils consacrent leurs dimanches et jours de fêtes aux offices religieux et à de petites réunions intimes. Peu d'entre eux sont riches, beaucoup sont dans l'aisance, quelques-uns sont dans la gêne. L'état sanitaire est satisfaisant ; peur de malades des fièvres intermittentes sont soignés par le médecin de Saint-Cloud. Il n'y a pas la place ni pour des fermes isolées ni pour la colonisation libre.

Le territoire a une superficie de 2394 hectares : 519 concédés dont 375 en cultures. Les communaux étant plus que suffisants il est question d'en distraire une parcelle à diviser en petits lots à distribuer aux colons dont les concessions sont trop restreintes. Depuis 1858, il n'y a plus de lots de cultures disponibles pour les nouveaux arrivés ; 9 familles ou 15 personnes en 1859.

1861 ... Le territoire du village ne compte plus que des lots à bâtir et des lots de jardins disponibles. De nouvelles concessions sont distribuées en 1862-1863, moyennant le paiement d'une rente annuelle perpétuelle de 50 centimes par are de lot à bâtir, d'un centime par are de lot de jardin, avec obligation de construire une maison en bonne maçonnerie, couverte en tuiles, de délimiter les lots de jardins mais avec possibilité d'hypothéquer et de transmettre. En 1860 et 1861 il arrive 11 familles de 21 personnes.

1868 ... Le rythme des arrivées ralentit de 1862 à 1869 : 33 familles et 93 personnes dont la moitié environ pour la seule année 1866. Le petit village de Kléber est réputé pour sa population très laborieuse qui vit de la culture des céréales et de l'élevage du petit bétail.

1870 ... malgré toutes les difficultés, le 21 septembre 1870, Kléber est « promu Commune de plein exercice », il peut subvenir à ses besoins financiers par son propre budget. Son territoire est de près de 4000 hectares, pris en partie sur ceux de Saint-Cloud et d'Arzeu.

1871 ... L'Etat fait concession gratuite à la commune de Kléber de 2025 hectares⁵⁰, pour servir de terrain de parcours sans aucune garantie mais avec l'obligation de les maintenir en parcours, sous peine de rétrocession gratuite et obligatoire à l'administration.

1872... Les terres labourables étant très resserrées, les habitants de Kléber commencent à s'expatrier. Pour enrayer cette tendance au dépeuplement, le maire demande l'autorisation de lotir les réserves communales pierreuses et broussailleuses, en faveur des colons arrivés en dernier lieu : une douzaine de familles de 1862 à 1872. Il apparaît que le défrichement de ces terres attirerait également des ouvriers. Le décret du 17 janvier 1871 ayant prélevé une parcelle de 2025 hectares sur le territoire de Sainte-Isabelle – ce village mort-né- celui de Kléber s'étend sur 3363 hectares.

Le procès-verbal de reconnaissance du territoire de décembre 1872 décompte 721 hectares de terres communales dont 390 en partie cultivables, III en montagne rocheuse à pic et 220 inutilisables.

⁵⁰ - Décret du 17 janvier 1871, pris sur la proposition de la commission extraordinaire de la République en Algérie du 2 janvier 1871, après délibération du Conseil Municipal de Saint-Cloud du 1^{er} février 1869. Le décret est signé par Crémieux, Glais Bizoin et Fourichon. La superficie de la commune ainsi portée à son taux actuel de 4008 hectares.

Certains colons possèdent moins de 4 à 8 hectares, quelques-uns même n'ont jamais rien reçu et on relève 42 demandes de concessions sur un territoire bien pauvre en terres de cultures. L'administration étudie la possibilité de distribuer un supplément de concession aux colons chargés de famille (quinze ont de 3 à 11 enfants) et à ceux qui possèdent peu ou pas de terre. Il ne reste à distribuer que des terrains peu cultivables, valant 5, 10 à 18 francs-or l'hectare. Il n'y a pas place pour installer un contingent d'Alsaciens et de Lorrains mais cette année, on note l'arrivée de 13 familles, soit 38 personnes, surtout des ouvriers espagnols et des bergers musulmans.

1876-1878 ... Il faut trouver des terres disponibles concessibles. Le Domaine fait successivement remise au Préfet d'Oran de 204 hectares à Kléber en 1876⁵¹- 2 lots à bâtir et des terrains de culture-, de 134 hectares de culture le 24 juillet 1878⁵², et de 60 hectares le 31 juillet de la même année⁵³

1878 ... La délicate question des concessions supplémentaires n'est pas encore résolue. La situation est la suivante : 12 colons ne possèdent encore aucun terrain, 13 sont insuffisamment pourvus et chargée d'une famille nombreuse (6 à 8 enfants), deux n'ont plus rien à défricher, un est dans la gêne, deux sont peu aisés, un est aisé. En résumé, 31 colons ne possèdent que 271 hectares au total – neuf hectares en moyenne- et, la plupart cinq à six hectares en moyenne chacun et moins de 20 ares de vigne.

Un projet de répartition du lotissement supplémentaire de 720 hectares⁵⁴entraîne, dans ces conditions, de pénibles protestations. Les moins favorisés accusent les conseillers municipaux d'avantager leurs parents et amis. Sur ce total, 410 hectares sont accordés à la commune, 22 à l'Etat, il ne reste que 300 hectares de terres et broussailles, partagés aux colons en 1880.

1883 ... Le Domaine remet encore 286 hectares⁵⁵ au service de la colonisation.

1887 ... D'après le décret de 1878, les nouvelles concessions gratuites ne peuvent être accordées qu'aux demandeurs possédant 150 francs par hectares de lot de culture avec obligation de résider pendant cinq ans, sous peine de déchéance. On aboutit à l'allotissement de près de 330 hectares de terrains domaniaux répartis en 28 lots supplémentaires de trois hectares chacun, accordé aux familles ne possédant rien. Les 125 hectares restant sont aliénés aux enchères en lots de 5 à 6 hectares. En 1888, le Domaine remet, encore une fois, à la colonisation 228 hectares, ce qui porte le total des remises à 914 hectares, de 1876 à 1888.

1894 ... Une dernière distribution de lots de 3 à 8 hectares est effectuée en 1893-1894, à des colons n'ayant encore rien reçu de l'administration, même depuis 1856. Cette répartition est opérée gratuitement sous condition suspensive de cinq ans de résidence personnelle. Heureusement, entre temps, un certain nombre de colons, plus aisés, peut acheter des terres à ceux qui quittent le village pour obtenir des concessions dans les centres nouvellement créés

⁵¹ - Acte du 15 juin 1876- 13 lots de la Section A du Territoire.

⁵² Arch. départ. -2 M-création de Kléber-Sous-dossier « Agrandissement. -24 juillet 1878 : 23 lots de la Section A du territoire.

⁵³ - D   - 31 juillet 1878 : 2 lots de la Section A du territoire.

⁵⁴ - 729 ha 75 de propriétés, 12 ha 65 de chemins et rues.

⁵⁵ - Acte du 24 août 1883, 51 lots de 1 ha 36,    10 hectares.

dans le département d'Oran, à Saint-Cloud, Renan, Saint-Leu, Aïn Kial, l'Ouggaz, Palikao, Les Trembles. Certains partent se fixer à Oran.

LE PEUPLEMENT

Le peuplement de Kléber s'est effectué par étapes successives et au cours de plus d'un siècle. La population s'est constituée par des apports variés venus de France, d'Espagne, des Musulmans d'Algérie, d'Italie, et du Maroc Espagnol et Français. De là, la physionomie de cette humanité nouvelle, originale dans son essence, diverses par ses origines, assez uniforme dans ses manières de vivre, de travailler, de sentir et de penser.

I - LES PIONNIERS (1848-1854)

Les trente premiers colons, arrivés le 11 novembre 1848, sont pour près des deux tiers des paysans du Bassin Parisien, attirés dans la capitale par l'industrialisation naissante, les grands travaux d'urbanisme et le bâtiment. Pour un tiers, ils sont fixés à Paris depuis une génération, pour les deux-tiers seulement depuis la période 1830-1845. Ils habitent, en majorité, par ordre décroissant les quartiers de Saint-Victor, le Marais, Grenelle, La Plaine Monceau, Picpus, La Roquette, la Porte Saint-Denis, Les Halles, le faubourg Montmartre, Charonne, Boulogne-sur-Seine, Clichy-la-Garenne, Saint-Denis. Ils ont aux plus trois enfants, quelques-uns sont célibataires. Deux émigrants viennent avec leur famille au complet et réunissent chacun sept à huit personnes.

Un tiers d'entre eux sont nés sous la Révolution, après la mort de Louis XVI et ont une cinquantaine d'années, âge déjà avancé pour un colon défricheur qui doit changer complètement d'habitude, de climat et de métier. Un autre tiers est sous l'Empire et est âgé d'une quarantaine d'années, c'est-à-dire dans la force de l'âge. Les autres, le dernier tiers, sont nés sous la Restauration ; avec une trentaine d'années, ils doivent pouvoir s'adapter facilement. Pour les extrêmes, le colon le plus âgé à 55 ans, le plus jeune a 22 ans.

En 1849-1850, une deuxième vague d'émigrants est composée presque entièrement de paysans, dont deux vigneron et un pépiniériste. Les autres sont : conducteurs de diligence, deux tailleurs, maçon, batelier sur le Rhin, trois terrassiers, presseur d'huile, employé, charretier. Tous ont été, plus ou moins, employés comme « manouvriers » dans l'agriculture en France. Un seul est propriétaire foncier rural. Ce sont tous des gens possédant peu de ressources pécuniaires. Quatre sont d'anciens militaires. Soixante pour cent ont des familles de trois à neuf enfants.

Ils sont originaires de seize départements différents : six de l'Oise (de Cuvilly), sur la recommandation du baron de Tocqueville du Conseil Général de ce département qui les a engagés à partir pour l'Algérie. Cinq autres sont du Bas-Rhin, deux de la Meurthe, cinq du Pas-de-Calais (tous du même village et de la même famille), deux de Prusse Rhénane, trois des Bouches-du-Rhône, deux de l'Aisne, Basses-Alpes, Charente inférieure, Gard, Haute Garonne, Haute Saône, Isère, Puy de Dôme, Rhône, Seine et Oise, Seine Maritime, Somme, Vaucluse, Vendée et Var. Venus pour un quart du Bassin Parisien, un quart de l'Est (surtout alsace), un cinquième du Nord, un sixième du Midi, ils ont des 30 à 50 ans. Trois d'entre-deux viennent d'Alger où ils ont dépensé leur petit avoir pour vivre. Contrairement à d'autres villages

algériens, Kléber n'est pas constitué par une majorité d'habitants originaires de la même région française.

En 1849, la population d'assez bonne constitution, mais de force médiocre, est fatiguée par les fièvres qui sévissent à l'arrière-saison, puis le choléra commence à se répandre, d'une manière inquiétante dès octobre. On note déjà cinq décès à Arzeu sans trop savoir pourquoi. Grâce à l'Intendance, le Sous-directeur obtient les quinze lits militaires qu'il a demandés pour équiper la maison de secours établie à Kléber. En fin d'année, on compte 39 décès⁵⁶ dus au choléra : 35 civils et 4 militaires.

En 1850, huit familles sont décimées par cette épidémie ; on compte 27 décès contre 9 naissances seulement.

En 1851, de nouveaux colons viennent combler les vides dus au choléra. Sur les 51 familles arrivées en 1850, 40 s'installent après l'époque desensemencements et ne peuvent compter, jusqu'à la prochaine récolte, que sur leur indemnité quotidienne pour subsister. Aussi, beaucoup d'anciens et de nouveaux colons doivent quitter la « colonie » car leurs travaux ne leur permettent pas de vivre. En août 1851, le choléra fait à nouveau son apparition : 37 habitants sont atteints, 20 civils en meurent –un quinzième de la population-, cinquante autres meurent de maladies et de fatigues. Il n'y a que trois naissances. De 1849 à 1852, 128 personnes, la moitié des habitants meurent du choléra.

En 1852-1854, une troisième vague d'émigrants comprend des paysans du Bas-Rhin (4 de Roppenheim), Haut-Rhin et Meurthe, de Haute-Saône (six de la région de Lure), Aisne (2), Gironde (2), Loire, Oise, Bade Rhénanie, Paris (un ouvrier) et le premier Espagnol : Colominès venant en 1854 de la province d'Alicante. Ces 23 familles nouvelles sont composées de cultivateurs âgés d'une quarantaine d'années. Pour les deux tiers, ils ont trois enfants au plus ; l'un deux, de la Bade Rhénane, a 11 enfants et petits-enfants. Deux familles allemandes se sont installées, tour à tour, à Saint-Cloud, puis à Sainte-Léonie, avant de se fixer à Kléber. En 1854, en seize jours d'épidémie, le choléra atteint 51 habitants, soit 18% de la population, et entraîne 11 décès. Compte tenu des maladies, des échecs, évictions, départs et inexpériences, à cette date, seules restent 60 familles, soit 47% du nombre total arrivé de 1848 à 1854 inclus.

II - PREMIERE ARRIVEE DES ESPAGNOLS ET DES MUSULMANS (1855-1869)

En 1855-1856, arrivent trois Espagnols, deux Allemands de la Prusse rhénane, des Français des Ardennes, Haute Garonne, Isère, Jura, Bas-Rhin, Bouches-du-Rhône, Eure et le premier Italien, venu à Kléber (un ouvrier mineur piémontais).

En 1857-1858, la moitié des nouveaux colons viennent du Midi Aquitain et Pyrénéen (5 des Pyrénées), trois d'Italie (Piémont), une d'Espagne, Prusse rhénane, Corse, cinq d'Alsace, l'autre moitié du Centre, du Jura et de Paris. Le premier Musulman arrive en 1857, dans cette région où aucun de ses coreligionnaires n'habitait en 1848. L'extrême diversité du recrutement se maintient. La moitié des émigrants étrangers et français sont des ouvriers de la mine ou du bâtiment. En dehors des propriétaires de concessions, la population est assez

⁵⁶ - 18 hommes, 9 femmes, 13 enfants.

flottante. En 1857, on note 46 arrivées contre 39 départs et les décès représentent encore 80% des naissances.

En 1859-1869, les arrivées sont beaucoup moins importantes : 53 familles, soit 40% du nombre des familles installées au village de 1848 à 1854. Pendant cette nouvelle période, l'élément étranger prend de l'importance avec 12 journaliers espagnols et trois mineurs italiens, un tailleur de pierre belge, une domestique suisse et sept cultivateurs prussiens rhénans. En dehors de cinq Alsaciens et Lorrains, un quart des émigrants sont des Français. À côté d'eux se fixent trois Musulmans (bergers ou journaliers).

En résumé, de **1849 à 1869**, en vingt ans, 25 familles Alsaciennes et Lorraines (13%), 16 Espagnoles (9%), 4 Italiennes et 4 Musulmanes se fixent à Kléber, à côté des Français (73%) et volontairement, nous n'englobons pas Parmi ceux-ci les « Parisiens de 1848 ». Aucun des émigrants arrivés de 1854 à 1869 n'a reçu de concessions avant 1876, ils ont dû subvenir à leurs besoins en s'employant comme journaliers chez les colons propriétaires ou comme ouvriers chez les artisans du village, installés de 1848 à 1854. Quelques-uns achètent de leurs propres deniers des lots aux colons qui quittent le village ou meurent sans enfants.

À partir de **1871-1872**, les étrangers européens venus se fixer à Kléber, surtout des Prussiens de Rhénanie et deux ou trois Espagnols sont assimilés par la Communauté française locale ; après le traité de Francfort, 29 Alsaciens et Lorrains du village optent pour la France dont ils faisaient partie intégrante, lors de leur départ des provinces de l'Est.

Pendant la période de **1872 à 1900**, les Espagnols des journaliers arrivent plus nombreux : 40%, des Allemands venant des villages voisins : 20%, deux Musulmans –des bergers-. Le nombre des étrangers qui est de 48 en 1866, 27% de la population (34 Espagnols, 5 Italiens, 9 Allemands), passe en 1872, à 61 soit 23% (33 Espagnols, 2 Italiens, 26 Allemands) à 40 en 1876 Espagnols, à 171 en 1887 soit 43%, et en 1891 à 323 étrangers soit 50% de la population (232 Espagnols, 67 Italiens, 24 Allemands).

La population espagnole, encore flottante, pendant de nombreuses années, se rend dans le village de colonisation qui lui fournit momentanément le plus de travail, mais ne s'y fixe pas en général. À titre d'exemple, l'un d'eux vit, en 1857 à 1861, à Saint-Cloud, de 1862 à 1865 à Kléber, de 1866 à 1870 à Saint-Cloud à nouveau, en 1874 à Kléber, mais il n'y est déjà plus en 1891. Ces déplacements illustrent fort bien le caractère temporaire du premier peuplement espagnol. L'exploitation des minières et la mise en exploitation des carrières de marbre attirent depuis 1859, quelques ouvriers mineurs et carriers étrangers. Ils viennent beaucoup plus nombreux aux environs de 1872.

En 1876, on ne compte que trois Musulmans possédant 206 têtes de bétails, 18% du cheptel de Kléber), dont 41% de chèvres. Ce sont des chevriers, l'un d'eux possède plus de 150 caprins à lui seul.

Jusqu'aux environs de 1872, les colons se marient entre eux pour des raisons de sentiment et d'intérêt, leurs veuves épousent des propriétaires cultivateurs célibataires ou veufs. En même temps, les étrangers arrivent avec leurs épouses ou se marient avec des femmes de leur

nationalité. Il y a très peu de mariages mixtes entre Français et étrangers : un ou deux colons épousent des Allemandes ou des Espagnoles.

Kléber apparaît comme une petite communauté de petits propriétaires ruraux français, assez fermée, d'autant plus que les étrangers ne peuvent pas prétendre recevoir une concession de l'administration : la loi s'y oppose. En 1873, soit pour pouvoir agrandir leur concession primitive et faire vivre leur famille, souvent nombreuse, soit pour se fixer avec leur nouveau foyer, 43 colons sollicitent de nouvelles concessions dont un Espagnol, un Italien, quatre Allemands naturalisés. Le Conseil Municipal ne retient que 33 demandes dont celles d'un Espagnol, de sept Alsaciens et Lorrains ayant opté pour la France, les autres sont nés dans les départements français les plus divers.

Vers 1880, des Italiens arrivent peu nombreux, quelques dizaines : des carriers, mais les Espagnols viennent en masse. Au début, les colons français de Kléber essaient de résister à cette vague qui déferle sur le village. Pour empêcher les débarquements clandestins des Espagnols, sur le littoral septentrional désert, ils organisent un service de garde de surveillance, entre la pointe de l'Aiguille et le Cap Ferrat, notamment du 7 septembre au 15 octobre 1884.

En 1891, les Espagnols envahissent le village ; ils sont 232 soit 36% de la population totale. En 1906, le flot des émigrants ibériques submerge littéralement Kléber. Ils sont 558, soit 54% de la population totale (dont 121 naturalisés individuellement ou Français nés en Algérie de parents étrangers (loi de naturalisation automatique en 1889).

Ils viennent, en grande majorité, directement d'Espagne pour les quatre-cinquième dont plus de la moitié de la province d'Almería (50% de la capitale même), les autres des régions montagneuses, 14% de Valence, 4% d'Alicante, 4% de Barcelone. Ils s'emploient comme journaliers, ou ouvriers agricoles mais ils constituent encore une main d'œuvre instable. Sur le total des familles espagnoles habitant Kléber, en 1891, la moitié y est encore fixée en 1906, moins d'un tiers en 1921. Ils arrivent par familles entières d'une dizaine de personnes : père, mère, oncle, enfants, petits-enfants, neveux, cousins. Ils tendent à modifier la structure sociale du village : en 1906, une dizaine a déjà accédé à la propriété rurale, aux dépens des Français qui sont morts ou ont quitté Kléber. Parmi les Espagnols, un cinquième sont nés en Oranie dont la moitié à Kléber même, les autres à Arzeu notamment. Les mariages mixtes se multiplient et les familles nombreuses comptent cinq à six enfants en moyenne.

Pendant cette même période de **1871 à 1904**, les Musulmans ne cessent d'augmenter : 32 (12%) en 1872, - 62 (15%) en 1887, - 84 (13%) en 1892, - 80 (10%) en 1897, - 97 (10%) en 1902, - 138 (13%) en 1906, - 123 (12%) en 1907. Ils représentent une population très flottante qui se renouvelle d'un recensement quinquennal à l'autre. Cependant, en 1906, 40% sont nés à Kléber. Ils viennent surtout de Saint-Leu, Kristel, Saint-Louis, Saint-Lucien.

Espagnols et Musulmans contribuent à peupler le village dont la population variable atteint 300 habitants jusqu'en 1880, 624 en 1892, 814 en 1897, 932 en 1902. En une décade, de 1880 à 1890, elle double. En 1906, elle dépasse le millier, soit 2/3 de plus qu'en 1891. Ce développement correspond à ceux, parallèles de la culture de la vigne et de l'exploitation des carrières.

III – DECADENCE DU VILLAGE – (1908 – 1925)

La crise phylloxérique enrayer momentanément la prospérité économique de Kléber, établie par un demi-siècle de labeur pénible effectué par les colons français auxquels se sont joints des journaliers espagnols musulmans et marocains espagnols. Une économie agricole s'est créée ici, dans une région inculte et déserte en 1848.

Après 1900, tout est remis en question. Les plants français sont détruits par le phylloxéra, l'économie agricole est à reconstituer et on ne peut plus guère compter, comme au début, sur la monoculture des céréales. Des colons français ruinés quittent le village : ils ne sont que 247 en 1907 contre 366 en 1900, des journaliers espagnols s'en vont faute de travail, les Musulmans eux-mêmes diminuent ; 15 en 1907 contre 24 en 1902.

Cependant, le total de la population continue à s'accroître ; une centaine de plus qu'en 1902. Cette augmentation locale est due à un fait juridique qui contrebalance l'effet de la crise économique. La loi de 1889 sur la naturalisation automatique donne la nationalité française à 184 espagnols, nés en Algérie de parents étrangers. Son effet se fait sentir 18 ans après le vote du texte législatif. Ils s'ajoutent aux 19 naturalisés par décrets individuels. Des Italiens arrivent (29) ; ils trouvent un emploi dans les carrières et les minières.

Au fur et à mesure que le vignoble se reconstitue, les céréales reprennent de l'importance mais la population diminue nettement. En 1911 un quart de moins qu'en 1907 : 796 habitants. Cette fois, la baisse des ressources agricoles se fait sentir. Les habitants de diverses origines, vivant côte à côte, pendant les bons comme les mauvais jours, quittent le village : 19 Français d'origine, 103 naturalisés automatiquement ou individuellement, 142 Espagnols, 11 Italiens, 16 Musulmans, 9 Marocains. Il s'agit bien d'une défection générale de la population. Cette situation s'aggrave encore en 1921, après la guerre de 1914-1918. Kléber perd 23 de ses enfants : 9 d'origine française et anciens prussiens rhénans naturalisés, 12 d'origine espagnols, 2 musulmans, tombés pour leur patrie commune, en Belgique, en France, en Orient, dans un camp de prisonniers en Allemagne. La diminution du nombre de journaliers européens est comblée par l'arrivée massive de journaliers musulmans : 128, 15 Marocains arrivent.

Il n'y a plus que 314 Français d'origine métropolitaine ou espagnols, au lieu de 328 au recensement précédent. Il en résulte une certaine concentration de la population de la propriété, favorisée, dès avant la guerre, par le départ de petits propriétaires. La diminution du nombre des étrangers espagnols (163 contre 266) est due aux effets de la « naturalisation automatique ». Parmi eux, les 2/3 sont nés en Oranie dont 50% à Kléber et 30% à Saint-Cloud où ils sont arrivés de 1876 à 1900 et à Kléber, entre 1897 et 1903, puis à Arzeu. D'autres sont venus d'Espagne, de 1893 à 1903 (32%), de 1905 à 1910 (27%) de 1914 à 1920 (41%) pour combler les vides : la moitié d'entre eux vient de la province d'Almería. Il n'y a plus d'Italiens.

De 1906 à 1921, 33 familles européennes sont arrivées dont un tiers françaises, deux tiers espagnoles. Les Français sont surtout des fonctionnaires puis des cultivateurs de Renan, Saint-Cloud, des régions de Mostaganem et de Sidi Bel Abbès.

Le départ des journaliers espagnols et français est compensé par l'arrivée massive de journaliers arabes : 128. Parmi les Musulmans, 40 sont nés à Kléber, 20% à Kristel, 20% à

Saint-Leu, les autres à Saint-Cloud, deux à Guessiba. Ils sont venus en deux vagues : la première de 1870 à 1883, la dernière de 1910 à 1920.

Enfin le nombre de Marocains a doublé : la moitié provient de la région de Melilla, en zone espagnole.

IV – NOUVELLE PERIODE DE CROISSANCE – (1925-1955)

En 1926, la population totale augmente de 17% : 845 habitants. Les Français d'origine française (382) comblent les vides. Le nombre des étrangers naturalisés, de 1907 à 1921, traduit l'assimilation des Espagnols, arrivés ces dernières années, et maintenant fixés en partie au village. Les Musulmans viennent un peu plus nombreux (267) et les Marocains doublent leur effectif (76). Une nouvelle population vit à Kléber, composée surtout de colons français, de journaliers espagnols, musulmans et marocains.

En 1931, très légère augmentation de l'effectif des habitants du village mais la composition de la population est nettement différente de ce qu'elle était 50 ans auparavant. Alors qu'à cette époque précédente, Kléber était presque exclusivement peuplé de Français métropolitains, il n'y a maintenant plus que 18 habitants d'origine métropolitaine contre 310 nés en Algérie de parents français et étrangers, le nombre de ceux-ci diminue parallèlement. Alors que, jusqu'en 1897, aucun Musulman n'essayait de venir habiter le village, 34 ans après Kléber compte presque autant de Musulmans et de Marocains (389) que d'Européens (463). C'est là un phénomène nouveau.

Nous avons noté, **en 1891**, une invasion espagnole, maintenant une masse d'individus d'origine musulmane se fixe à Kléber. En 1931, 40% des Musulmans du village y sont nés, 30% viennent des villages voisins, surtout de Saint-Leu (17%) et de Kristel (8%), d'autres de l'Hillil (6%). En même temps, on compte 126 Marocains venant pour 51% de la Région de Mèlilla, 28% de Galaya, soit près de 80% du Maroc espagnol et le reste du Maroc français, surtout de Martimprey du Kiss (11%) et de Berkane.

Les espagnols arrivent encore : 65 de la province d'Almería principalement et 13 carriers italiens de Carrare. Parmi les 384 Français décomptés dans le centre, près de 50% sont d'origine espagnole. Une douzaine de Français d'origine se joint à eux. Les mariages mixtes se multiplient : 13 unions de Français et d'Espagnoles, 3 d'Espagnols et de Françaises, une Française épouse un Musulman qui, du reste, demande peu après sa naturalisation. On peut se demander si, compte tenu des décès, Kléber ne va pas perdre sa physionomie originale de petit village de la France métropolitaine.

Cette situation s'accroît en 1936, les Musulmans algériens et marocains dépassent en nombre les Européens : 562 contre 365. Encore, sur ce total faut-il noter que Kléber compte plus que 84 habitants d'origine métropolitaine. Ce qui est bien peu pour conserver au village son originalité démographique d'il y a près de 90 ans. Des Espagnols arrivent encore mais en petit nombre : 8 familles de la province d'Almería et de la région d'Oran. Le recrutement des Métropolitains de France s'est arrêté complètement. Par opposition, 55% des Musulmans sont nés à Kléber où ils se fixent en partie, d'autres viennent des villages voisins 22% (de Saint-Leu 9%, d'Arzeu 4%, de Saint-Cloud 3%, puis des basses plaines du Sig 3% et de l'Hillil 5% et

d'un peu partout. Les Marocains se fixent également dans le village : 22% y sont nés, les autres viennent maintenant de Martimprey du Kiss 24%, Mélilla 19%, Galaya 13%, des Beni Saïd 9%.

L'allure française de Kléber ne se maintient que parce que la majorité des propriétaires est composée de descendants de Métropolitains qui font vivre les émigrants musulmans, espagnols et marocains.

En résumé, les **Espagnols** sont venus de bonne heure à Kléber. En dehors du cas isolé cité en 1854, des trois individus arrivés en 1855 et 1856, ils ont été attirés au début par les travaux de défrichement, la fabrication du charbon de bois, la récolte de l'écorce de chêne kermès. Ils arrivent avec leurs outils, leurs modestes ustensiles ménagers et même leurs ânes mais ne restent que cinq à six mois, enlèvent la plus belle écorce à tan, dévastent le boisement qu'ils incendient en partie. Par réaction un arrêté municipal de 1878 interdit l'extraction des racines à tan, autrement que pour les besoins de chaque ménage habitant Kléber.

À partir **de 1872**, ils viennent plus nombreux, avec leurs femmes et s'installent dans le voisinage. Employés comme ouvriers agricoles, ils aident les colons français dans leurs travaux. Un peu plus tard, ils arrivent temporairement par équipes pour la taille de la vigne et la moisson des céréales.

Ceux qui se fixent au village font des économies et quelques-uns accèdent à la propriété rurale, d'autres épousent des fils ou des filles de colons.

Les **Musulmans** viennent longtemps après la création du village. Au début, ils évitent d'y paraître, sauf un isolé en 1857, des bergers (trois en 1866, deux en 1872). Par la suite, ils arrivent plus nombreux des villages voisins puis de tous les points du département, attirés par les travaux des colons qui les emploient comme journaliers agricoles.

Les **Marocains** presque tous originaires du Maroc espagnol, notamment des Beni Bou Gafar, en dernier lieu, arrivent par familles entières à partir de 1931. Ils se marient au village, avec des Musulmans, envoient leurs enfants à l'école, servent dans l'armée française, sont tous bons travailleurs. Quelques-uns viennent du Maroc français : de Beni Snassen, d'Oudjda, de Martimprey du Kiss.

Musulmans français et Marocains se contentent de leur sort, vivant de leurs salaires, deux d'entre eux sont parvenus à acheter des terrains médiocres à des colons français.

Comme ses voisins, Kléber, village de création et d'économie française, a attiré un contingent de Musulmans et d'Espagnols. Dans cette région, déserte en 1848, évitée par les populations arabophones avant 1900, les Musulmans ont trouvé un îlot de sédentarisation et de travail salarié. Les Européens d'origine espagnole, quittant un pays misérable, y ont trouvé également des emplois, d'abord secondaires, puis ont accédé, en partie à la propriété. Les uns et les autres vivent et se multiplient de leur travail et de leur économie dans cette « terre promise », qui s'est offerte à leur activité. Il y a là un bel exemple de solidarité humaine, d'élévation des niveaux de vie, de libération de l'individu, face à une nature ingrate, privée de moyens d'existence, pendant de longs siècles.

Cette œuvre est le résultat indiscutable du sacrifice, des expériences et du labeur des pionniers français. La France a investi, à Kléber, comme dans tous les villages de colonisation d'Algérie, une masse de capital-argent et de capital-humain, difficile à évaluer. Les populations ibériques et musulmanes, pauvres et déshéritées, en ont bénéficié largement, sans l'avoir sollicité. Les Espagnols ont payé leur dette en s'assimilant intimement à la population française d'origine. L'ambition des Français d'Algérie serait que les Musulmans, conscients de l'œuvre réalisée et poursuivie, suivent cet exemple, librement consenti, sans aucune propagande ni pression officielles.

Pour le cas particulier de Kléber, une étude minutieuse révèle que sur **145 familles françaises et rhénanes** venus s'établir à Kléber de 1848 à 1856 et décimées par le choléra, soit environ 1000 habitants, il ne reste plus, qu'**une** dizaine de familles, soit une cinquantaine d'individus, descendant de ces pionniers.

Sur les **80 familles métropolitaines**, arrivées en 1857 à 1872 soit environ 400 habitants, il ne reste plus, en 1954, que **5 familles**, soit une bonne vingtaine d'individus. Cela représente un déchet considérable des 19/20 ; plus de 1300 habitants sont morts à la peine ou ont dû partir, perdant souvent leurs enfants de maladies et de privations. La France a sacrifié ainsi une masse importante de ses nationaux, qui, en se multipliant normalement, sur le territoire métropolitain, auraient constitué un important fonds de population parmi les plus laborieux et les plus tenaces.

L'ECONOMIE

I – LE PROBLEME DE L'EAU

Pour les premiers colons de Kléber, le premier problème à résoudre est celui de l'eau, si importante dans la région oranaise subaride.

Les études préliminaires à la création de la « colonie agricole » ont bien reconnu l'existence de trois sources : l'Oued El Oudia, l'Oued Magoun, (toutes deux de bonne qualité). Ces ressources peuvent contribuer à l'alimentation des habitants mais sont insuffisantes pour les bestiaux et les cultures.

L'alimentation militaire est complétée, en 1848, par le creusement de deux ouvrages : le puits Ferré⁵⁷, sur la berge du ravin au Nord-Ouest du village Oued Oudia, peu abondant et éloigné de l'agglomération, à trois mètres au-dessous du niveau de la place de l'église, le puits des Marocs, près du lavoir, donnant une sorte de boue liquide, bonne tout au plus pour la maçonnerie.

L'année suivante, Kléber possède quatre puits d'eau potable de bonne qualité, creusés par l'armée à 15 mètres de profondeur, mais le capitaine du Génie Rousseau se préoccupe de l'aménagement des sources. La « colonie agricole » mérite alors le nom que lui donne les émigrants parisiens ; le « Village de la Soie »⁵⁸. Les habitants ne peuvent disposer que de deux bidons d'eau par 24 heures, la distribution étant surveillée par une sentinelle. Vingt-trois colons signent une pétition adressée à l'autorité supérieure ; ils déclarent accepter l'exiguïté des terres labourables en plaine, les pâturages de montagne, mais « Kléber ne peut rien si on ne parvient à l'alimenter en eau. L'été nous sommes rationnés, la distribution a lieu avec parcimonie. Les ressources en eau ne sont suffisantes qu'en hiver pour les besoins essentiels du village mais l'eau manque pour les bestiaux qui doivent aller se désaltérer en montagne. Renan nous permet de puiser à sa mare mais combien il en coûte pour avoir quelques gouttes d'eau. Ils demandent : recherches d'eau, élargissement des puits existants ; construction d'un bassin sur la place du village pour l'alimentation de habitants mais les lots de jardins ne disposent pas d'eau d'irrigation.

En 1853, le village est presque complètement privé d'eau et des travaux sont entrepris pour assurer les besoins essentiels, le maire demande d'amener l'eau du Puits Ferré jusqu'au village mais les ingénieurs en nient la possibilité. L'eau de la source d'El Magoun, située dans le vallon de l'Oued Sidi Mohamed est détournée pour les irrigations, réduites à peu de choses.

En 1855, la fontaine de Kléber est toujours à 125 mètres du village, il apparaît nécessaire de l'amener sur la place elle-même. Des galeries sont aménagées, trois puits nouveaux sont creusés à 8 à 10 mètres de profondeur mais sans grands résultats. Le manque d'eau est encore le principal obstacle à la prospérité du centre. En 1938, Kléber possède des puits abondants,

⁵⁷ - On ne sait s'il doit son nom à la nature ferrugineuse des eaux ou à l'officier du Génie qui l'a creusé.

⁵⁸ - Cité dans le rapport du médecin de colonisation de l'annexe d'Arzeu, Lennepveu – 15 janvier 1858 – in Arch.dép.Oran M-sous-série I-M-Colonisation-Générales

creusé de 12 à 15 mètres de profondeur, l'alimentation est assurée par les sources Oued Oudia et Oued Magoun

La source Amand a été cédée au village voisin de Renan, celle de Tazout pour l'alimentation d'Arzeu et de Sainte-Léonie. En dehors de puits appartenant aux particuliers, Kléber utilise les ressources aquifères de l'Aïn Oudia et des sources de l'oued Magoun. La première, équipe de cinq puits reliés par 500 mètres de galeries, fournit environ 200 mètres cubes par jour. La seconde, avec six puits et 270 mètres de galeries réunit également 200 mètres cubes. Ce volume d'eau sert à l'alimentation des hommes et des animaux ; le surplus à l'irrigation des jardins.

II – LE PROBLEME DES SOLS

Non seulement les ressources aquifères sont maigres mais les sols sont souvent peu profonds et ingrats ; Seuls ceux de la plaine, composée d'une terre rouge profonde d'origine alluviale, sont propices à la culture, surtout dans la cuvette de Kléber. Par places, ils passent à des sols de croûte superficielle qu'il faut défoncer pour mettre en culture. Les terrasses de l'Oued Magoun et le fond du ravin de Tazout sont constitués pour les premières, par des sols graveleux clairs, le second par des terres d'éboulis d'1m50 à 2 mètres d'épaisseur, les uns et les autres secs et peu fertiles. Dès que l'on atteint la montagne, prédominent les sols pierreux et siliceux, ceux à cailloutis reposent sur des sables gréseux, ceux schisteux donnent des débris esquilleux ; Tous sont très secs, très accidentés, impropres à la culture, tout juste bons pour le parcours broussailleux.

La cuvette fertile de Kléber représente tout au plus le septième de la superficie du territoire de la Commune. Ses sols argilo-calcaires, frais et profonds, sont favorables à la culture.

La mise en valeur rationnelle a amené les colons à pratiquer des chaulages à doses variables dans les sols siliceux. Une bonne économie agricole envisagerait l'utilisation des engrais artificiels dans ces sols, en général maigres, encore appauvris par la culture permanente de la vigne.

III – RESSOURCES DU SOUS-SOL ⁵⁹

Dès l'arrivée des premiers colons, le bruit court que le sous-sol renferme des richesses minières. En fait, ces ressources apparaissent vite comme peu susceptibles de faire vivre une population de mineurs et de carriers. Il s'agit de minerais pauvres, réduit le plus souvent à des traces de fer oligiste.

Dès 1846, en compte sur une carrière de marbre et sur du minerai de fer, en plusieurs points. En 1850, un Espagnol (Arrala Tornesa) obtient un permis de recherche de fer au Djebel Mansour, au cap Ferrat. En 1857, 1858, 1862, cinq chercheurs (Diaz, Palacio, Lion, Mme Perrin, Fornara) constituent des petites associations et poursuivent la prospection minière en cuivre et plomb, près de la ferme Guessiba, près de Kléber, au djebel Orousse et près de Tazout⁶⁰, sans résultats. Ils ne trouvent que des anciens travaux, probablement arabes, assez

⁵⁹ -Dussert et Bétier – Mines et carrières d'Algérie-Paris-Larose 1932-pp.265-266 (Collection du Centenaire de l'Algérie .

⁶⁰ - On y a constaté des traces d'exploitation par les Arabes Cf. Ville-Situation minière des départements d'Alger, Oran, Constantine pp.65-66 et Stéphane Gsell- Atlas archéologique de l'Algérie-feuille n°21-note N°3.

considérables, ayant abouti jadis à des minières et à une petite industrie sporadique de fonderie au bois. Les recherches sont reprises, en 1875, dans la région, sans plus de succès, par Champenois et Campille. Ce dernier, propriétaire foncier à Saint-Cloud, exploite la mine de fer de Christel, avec 18 hommes, habitants avec les 5 femmes et leurs 2 enfants de moins de quinze ans. Il utilise trois chevaux, 35 mulets, 30 ânes pour les transports au chariot (10) ou au bât.

Seules, dans le voisinage, les mines dites de Christel ou de Saint-Cloud⁶¹ sont exploitées en grand. Quelques travaux sont entrepris, dès 1874, par Champenois, entrepreneur du port d'Oran. Il emploie 25 hommes et une femme, un cheval, 2 mulets et 14 ânes pour le transport du minerai, soit par chariot (5) soit à dos de bêtes.

Ce n'est qu'en 1882 que la Compagnie de l'Orouse installe un câble aérien (1Km500) pour le transport du minerai à la mer, d'où il est expédié par balancelles sur Oran. La faible teneur en minerai et surtout les frais de transport trop élevés amènent bientôt l'arrêt de l'exploitation. Elle n'est reprise qu'en 1905 et d'une façon méthodique par la Société minière Franco-africaine.

La liaison avec la mine et le port d'Arzeu est alors assurée par un embranchement de 9 kilomètres de longueur rejoignant la station de chemin de fer de Saint-Cloud. De 1905 à 1914, l'extraction atteint un total de 555.000 tonnes de minerai, avec maximum de 72.000 en 1910. La guerre de 1914 arrête exploitation qui n'a pas été reprise depuis.

En 1875, les carrières de marbre⁶² de Kléber sont mises en exploitation par l'italien Delmonte, ancien marbrier de Carrare. Cette activité attire une nouvelle vague d'émigrants surtout des mineurs, carriers et charretiers espagnols et italiens. Ils s'installent alors 18 ouvriers : 8 hommes, une femme et 9 enfants à proximité des carrières. Un trafic assez intense s'établit entre la carrière et le village de Kléber. D'énormes chariots, affectés aux transports des minières et des carrières, donnent lieu à d'importants charrois.

Il s'agit de l'extraction de beaux marbres rose et rouge, acajou, à veines noires, porte-or, blanc, bleu azuré à reflets roses et noirâtres. Ils comportent 52 variétés du jaune pâle et olivâtre au rouge le plus vif. Ils sont surtout exploités au Djebel Orouse, au sommet à 606 mètres d'altitude. En 1893, les carrières sont exploitées d'une façon moins active. Elles emploient en moyenne 20 ouvriers, gagnant 4 francs-or par jour, la production atteint 150 mètres de cubes mais seuls 40 sont expédiés à cause du mauvais état du chemin reliant la carrière à la route d'Oran. Ces marbres valent alors en moyenne 350 francs le mètre cube, rendu quai Oran, et sont expédiés en Belgique et en Amérique.

Delmonte, locataire de ces carrières qui appartiennent à la Commune, en poursuit l'exploitation sans interruption jusqu'en 1890. A cette date, la Société Delmonte emploie jusqu'à 200 à 300 ouvriers. Les marbres sont alors expédiés en France, en Espagne, en Italie, jusqu'en Amérique. La crise économique de 1930, l'emploi du faux marbre et la concurrence

⁶¹ - voir note 60 – Dussert et Bétier.

⁶² - cette exploitation présente quelques traces romaines. Le marbre jaune a été employé dans les édifices de Caosarael (Cherchel) Cf. La Blanchère-Musée d'Oran P.10, cité par St.Gsell.

italienne, qui expédie à meilleur compte quai Oran, arrêtent l'exploitation. Des blocs de marbre taillés, marqués même, attendent encore l'acheteur.

Cette extraction avait attiré sur place, autour d'une petite chapelle, un groupe de petites maisons pour 15 à 16 familles qui pratiquaient également un peu de jardinage. Aujourd'hui, l'ensemble est abandonné.

Non loin, à la base du Djebel Orousse, s'est installée une carrière de matériaux d'empierrement, utilisant des quartzites. Elle ne fonctionne plus depuis 1939, que pour l'extraction du gravier. La société Merel a installé un concasseur à la base d'un glissoir. Sur la route de Kléber à Saint-Cloud, une carrière exploite également des grès coquilliers pour matériaux d'empierrement.

IV – LA MISE EN CULTURE

Dans les conditions naturelles de sols, de ressources aquifères, de relief, la mise en culture de Kléber ne pouvait qu'être laborieuse, exiger beaucoup de travail et amener beaucoup de déceptions. De plus, avant de procéder à la culture, il fallait pratiquer un pénible défrichement, non seulement des broussailles de Thuya, de Lentisques, Genêt épineux et Jujubier sauvage, mais aussi au déracinement des palmiers-nains, profondément enfoncés dans le sol. Aussi, dès le début, il apparaît que Kléber ne pourra vivre que de maigres cultures de céréales et de l'élevage, en utilisant les terrains de parcours montagneux, situés alors en dehors du territoire communal.

V - LES PREMIERS ESSAIS CULTURAUX (1846 1880)

Nous l'avons vu, la Société Vevret-Del Bazo à peu réussi ; elle s'est contentée de défricher quelques dizaines d'hectares, d'améliorer une centaine d'hectares de clairières cultivées et de mettre en culture une centaine d'hectares autour du futur village de Kléber.

En 1848, les colons arrivent à la mi-novembre et ne peuvent semer que les quelques terres fortes. Ils ensemencent avec le blé et le seigle, fournis par l'administration. Leur première récolte est maigre.

En 1849, sur 91 jardins concédés, 44% sont cultivés entièrement, 44% aux trois-quarts, 7 à moitié, 4 au quart. Sur les 91 lots de culture, qu'il faut commencer par défricher, 33% le sont à moitié, 27% aux trois-quarts, 27% au quart, 7 entièrement 4 sont encore en friches. Les travaux de défrichement et de labours sont effectués par des ouvriers requis, ce qui permet aux colons de récolter quelques céréales. Les émigrants « parisiens » préparent des trous pour planter 200 arbres en septembre, ils semblent réussir. Faute d'eau, les jardins ne sont pas arrosés et ne produisent pas de légumes, si utiles pour varier l'ordinaire de la ration fournie par l'armée. Le lieutenant Rabadeux demande 228 hectolitres de semences pour petite culture, en 1850, l'armée prête 32 bœufs de labour aux colons.

En 1850, on n'enregistre guère de progrès : de nombreux terrains sont encore en friches. Les colons manquent de bêtes de travail, bien qu'ils reçoivent 14 bœufs en supplément. Ils commencent à élever quelques têtes de petit bétail (46). D'après le sous-directeur, le lieutenant Olivier lui-même « la seule ressource communale sur laquelle on puisse compter réside dans quelques figuiers de barbarie dont les produits se vendent 25 à 30 francs-or le

quintal ». La pépinière communale périclité faute d'eau, seuls quelques figuiers et mûriers réussissent. Les fièvres, l'inexpérience s'ajoutent aux sécheresses de 1850 et de 1851 pour enrayer les efforts d'une population qui se révèle laborieuse. Les colons craignent que le blé tendre vienne difficilement et sèment du blé dur sur 125 hectares, mais la récolte est médiocre. Ils plantent quelques pieds de vigne, des cépages indigènes, et des *Planta mulla* à grains violets, dans le jardin du presbytère. Les pieds situés en dehors du village, sont arrachés par malveillance. Le lieutenant Rabadeux fait acheter 15 quintaux de blé et 27 quintaux d'orge pour les semences, il demande 10.000 pieds de vigne. Les débuts sont difficiles et la production se cantonne dans les céréales pour nourrir la population.

En 1851, les résultats ne sont pas plus encourageants. À Kléber, depuis trois ans, les colons sont peu favorisés par le climat, malgré leurs travaux pénibles et tenaces. La récolte fait à peu près défaut et beaucoup de colons ne peuvent recueillir les quantités de grains nécessaires pour les semences et, à plus forte raison, ils ne savent comment ils pourront subsister jusqu'à la récolte prochaine. Ils sont d'autant plus gênés qu'à la fin de l'année, ils ne peuvent plus compter sur les rations de vivre fournies jusqu'ici par l'armée. Malgré l'épidémie de choléra, sur 250 hectares défrichés, 46% sont ensemencés en blé, 55% en orge, quelques vieux bœufs de labour sont impropres aux travaux.

Le gros bétail (75 têtes) manque de fourrage et, pour en obtenir le lieutenant Olivier demande, en vain, la concession provisoire de 220 hectares de « prairies » dans la plaine du Sig, à peine atteinte par la colonisation. Au contraire, chèvres et moutons envahissent la localité ; pas un seul colon qui n'en possède un certain nombre et ne les parque dans l'enceinte de sa cour et même à l'intérieur de sa maison. L'un d'eux Leroy, a le troupeau le plus important (100 têtes) et sa maison au cœur du village sert d'écuries. Il faut se défendre contre les voleurs de troupeaux.

L'économie pastorale indigène va-t-elle se maintenir, malgré l'arrivée des Européens ?

En 1852, le directeur de Saint-Cloud, le capitaine Pecaut, distribue à chaque famille un pied de *Bell ombra*, à planter dans les cours des maisons ; Il en reste encore quatre dans le jardin du presbytère, vers 1900. La culture est encore représentée uniquement par les céréales : 175 hectares en blé tendre, 31 en blé dur, 12 en orge. Les légumes ne peuvent toujours pas varier le menu : pommes de terre (sur 4 hectares), cultures maraîchères (sur 8), fèves (sur 2), vingt-quatre militaires du 2^{ème} Zouave sont détachés à Kléber pour aider aux moissons, sur la demande du sous-directeur.

En 1853, l'expérience prouve que le village ne peut compter, d'abord que sur l'élevage du bétail, puis sur les cultures pouvant se passer d'irrigation, enfin sur les plantations de vignes et d'arbres. Cependant, quelques essais de tabac et de lin réussissent, ainsi que le ricin planté en bordures. Sur les 1387 hectares du centre, 31% seulement sont des terres arables dont un tiers seulement sont cultivables. Les colons, encouragés par les primes qui augmentent leurs ressources (5707 francs-or), défrichent encore 75 hectares. Ils possèdent peu de moutons et de porcs mais une centaine de bœufs pour leurs travaux et une centaine de chèvres.

En 1854, le blé gagne en importance (260 hectares), l'orge est pratiquement abandonnée (12 hectares). La diversité des cultures secondaires se maintient mais ont-elles beaucoup d'avenir

: lin (9 hectares), coton (2 ha 60) qui manque d'eau, moutarde blanche (1 ha). Il s'agit d'une série de tentatives pour améliorer l'éventail de la production agricole.

En 1855, les labours sont retardés par des pluies abondantes et les semailles ne sont terminées que dans la première quinzaine de janvier. Les céréales sont plus variées : à côté du blé (5 hl/ha) et de l'orge (10 hl/ha) apparaissent le seigle (5hl/ha) et l'avoine (13 hl/ha). Les légumes et le lin (3 ha) se maintiennent, les autres cultures secondaires disparaissent faute d'irrigation. Les plantations particulières, peu importantes, se réduisent à quelques arbres fruitiers dans les jardins et à quelques pieds de vigne seulement. Cependant, le village acquiert une certaine prospérité. Le cheptel compte 200 moutons et chèvres, en nette augmentation, alors que le nombre de bœufs reste stationnaire (220).

En 1859-1860, les colons se livrent surtout à la culture des céréales qui réussit en général, bien que les rendements dépendent étroitement de la pluviosité annuelle : 10 Qx/ha en 1857, type de bonne année, 6 Qx/ha en 1860, comme en 1851 mais, 1858, 1859 et 1860 connaissent des mauvaises récoltes successives. Les céréales occupent près des trois quarts des 375 hectares en cultures ou en repos, sur les 520 hectares concédés.

Les plantations arbustives manquent d'eau et sont réduites mais la vigne prend un peu d'importance : 2 hectares en 1860. Elle réussit très bien et les colons multiplient leurs plantations qui atteignent 7 hectares en 1861, les jardins ne pouvant produire autre chose.

Kléber se met à l'élevage du bétail (1534 têtes en 1859 contre 475 en 1856), malgré le manque d'eau⁶³. Le cheptel double presque par rapport à l'année précédente. C'est là l'heureux résultat dû aux paissances que les habitants se sont attribuées sur la vaste concession voisine, presque abandonnée, de Veyret-Del Bazo. La sécheresse persistante enrayer momentanément ce développement en 1860 : le cheptel tombe de moitié et le nombre de moutons au tiers.

La difficulté de trouver des débouchés, à cause de l'éloignement d'Oran, nuit à la vente des produits agricoles et au bien-être de la population.

En 1868, la production reste à peu près la même : 225 hectares cultivés en céréales, 87% en blé tendre, le reste en orge, le blé dur disparaît, 14 ha 5 en vigne, celle-ci prenant de l'importance d'année en année, peu de légumes, on plante 6 orangers. L'élevage reprend de l'importance.

En 1872, les terres labourables sont très restreintes sur le territoire de Kléber et il ne reste plus rien de défrichable, sauf 6 hectares, entre le chemin du cimetière et l'oued Magoun, indispensables pour donner accès aux parcours. Les colons disposent en moyenne, de 6 à 8 hectares chacun pour leurs cultures de céréales (60 %de blé tendre, peu d'orge, très peu de blé dur) et leurs vignes (25 hectares au total).

En 1877, la situation est sensiblement sans changement, seule la vigne fait des progrès lents et continus : 35 hectares possédés par 37 planteurs et produisant 900 hectolitres de vin. Les colons se mettent à cette plantation. Les terrains, cultivés en céréales valent 5, 10 et 18 francs-

⁶³ - 801 moutons contre 120 en 1856, 451 chèvres contre 125. Un mouton vaut 30 francs-or, un bœuf 100, un cheval 200.

or l'hectare. A titre d'exemple, David Pierre possède 12 hectares de blé tendre, 1 hectare d'orge moins d'un hectare de vigne. Cette production, de faible revenu, est compromise, certaines années par la sécheresse qui réduit le volume des céréales récoltées, ou par des pluies tardives qui font couler les fleurs de la vigne. Certains propriétaires en sont réduits à la production de 4 hectares de blé. On est loin d'enregistrer l'aisance. David Pierre utilise 4 bœufs de labour, élève deux porcs pour les besoins familiaux, 16 chèvres broutant en montagne et 96 moutons engraisés sur les chaumes. Les colons mènent la vie étroite et pénible des tous petits paysans de France, vivant tout bien que mal sur leur petite propriété.

En 1880, on enregistre quelques progrès sur les terrains remis récemment à la colonisation par le Domaine : 38 hectares sont défrichés.

VI - CEREALES – ELEVAGES - VITICULTURE – (1882 – 1901)

En 1882, peu de temps après la distribution de quelques lots complémentaires de culture de 5 hectares en moyenne, la situation agricole reste encore stationnaire. L'avoine prend de l'importance pour la nourriture des animaux de trait : 30% contre 68% en blé tendre, le reste en blé dur. La vigne en plein rapport couvre 58 hectares et produit 1464 hectolitres. À côté, 35 hectares sont nouvellement plantés à raison de 3000 pieds à l'hectare, avec espacement d'1m30 sur les lignes et d'1m50 entre les raies. Le rendement moyen de l'hectolitre de 30 francs-or, pris chez le récoltant.

Les progrès de l'avoine et l'apparition des fourrages artificiels s'expliquent par le développement de l'élevage⁶⁴, consécutif à l'utilisation des terrains de parcours en montagne. Il s'agit d'animaux de labour : chevaux (42) et bœufs, de vaches (36) pour la production de lait et la reproduction (un demi-millier de bovins) mais aussi d'ovins (280), de caprins (506), également pour le lait et la boucherie, de porcs (51) et de volailles (500). Deux colons pratiquent l'élevage sur une plus grande échelle (41 et 45 bovins) que les autres (26%) qui possèdent 2 à 4 bœufs chacun, quelques autres une vingtaine (les 2/3). Les colons plantent 236 arbres fruitiers : amandiers (43%), pêchers, abricotiers, pruniers, cerisiers, pommiers, poiriers et 2 citronniers.

L'économie agricole s'équilibre sans atteindre la prospérité. Les propriétaires européens vivent de leur labeur et sur eux-mêmes, en cherchant individuellement à tirer le meilleur parti possible des ressources du sol. Les contreforts méridionaux du Djebel Orousse, toujours en friches, représentent de bons pâturages pour le menu bétail.

Aucune production spectaculaire, aucune richesse, une maigre aisance de petits cultivateurs se contentant de peu sur un terroir de faire valoir direct.

A partir de 1886, des difficultés nouvelles apparaissent. Une épizootie atteint les moutons qui diminuent de plus de moitié, en moins de dix ans (200 en 1892 contre 53 en 1884). Les terres commencent à s'épuiser, à force de produire des céréales, presque constamment, sans engrais. Les colons, trop pauvres pour se procurer du fumier, sont obligés d'utiliser celui de leurs bêtes, dans une faible mesure. Ils en sont réduits à recourir à la pratique de la jachère et

⁶⁴ - un bœuf vaut 150 francs-or, une vache 225, un veau ou une génisse 125, un cheval 200, un bélier 16, une brebis 10, un mouton 25, une truie 125, un âne 40 à 60, une poule 2 francs.

à laisser la terre en repos. Ce système rudimentaire d'assolement diminue d'autant la superficie, déjà exigüe, consacrée à la culture des céréales. Celles-ci paraissent devoir s'étendre sur les concessions supplémentaires, distribuées depuis peu et défrichées : une vingtaine d'hectares en 1886.

Encouragée par la crise phylloxérique qui sévit dans le Midi de la France, de 1880 à 1890, la vigne prend ici de l'extension, surtout sur ces nouvelles terres. La superficie, consacrée à cette culture, triple en 1887 (150 hectares) avec 45 hectares de vigne nouvelle pour cette seule année. Le rendement en vin est excellent et, pour la première fois, les vignes de trois ans donnent autant que les anciennes. En 1887, 234 hectares supplémentaires sont remis à la colonisation : 25 sont défrichés, 2 complantés en vigne, le reste consacré aux céréales. Une certaine aisance se fait jour, permettant aux colons de réparer leurs maisons d'habitation et de construire des caves rudimentaires avec pressoirs. Un essai de sériciculture échoue.

De 1887 à 1901, la vigne ne cesse de faire des progrès : de 150 à 392 hectares, avec 70 hectares plantés, au détriment des céréales, pour la seule année 1891. On plante Aramon, Carignan, Morastel. L'augmentation de la production du vin est due à la production des vignes plantées depuis trois ou quatre ans, à raison de 4000 pieds par hectare, avec espacements de 1m50 x 1m50, 78% en plaine, 22% en coteaux. Cette culture paraît devoir assurer solidement la prospérité du village dont la population augmente, attirée par les travaux de défrichement et de plantation de pieds de vigne. Cependant, le rendement des céréales est très faible et la récolte de vin très abondante ne bénéficie pas d'un prix rémunérateur.

De plus, sauterelles, criquets et altises compromettent la vendange, en 1892, en détruisant un tiers de la récolte (9000 hectolitres), puis en 1893 (7000 hectolitres). En 1894, c'est le tour de l'oïdium, partout, et du mildiou, par endroits, de l'altise toujours. Les limites des terrains cultivés progressivement, grâce à de nouveaux défrichements.

Les colons augmentent leur matériel agricole (212 charrues en 1901, contre 75 en 1887, 117 en 1897) acquisition de 4 moissonneuses mécaniques. En même temps, le cheptel s'accroît : 1235 têtes de bétail en 1901 contre 1187 en 1887, surtout les bêtes de trait et les chèvres. Les propriétaires se mettent à l'élevage pour se procurer des ressources supplémentaires, notamment quelques vaches produisent 2190 litres de lait par an⁶⁵.

En même temps, les plantations arbustives augmentent presque du double, les oliviers (900 arbres) prennent de l'importance, puis les agrumes (une centaine), figuiers (400), bananiers, grenadiers, caroubiers, amandiers.

La valeur vénale de la terre augmente : 100 francs-or l'hectare non défriché, 300 francs l'hectare défriché, qui exige 120 francs de frais. La prospérité agricole attire de nouveaux émigrants et le village compte 932 habitants en 1902 contre 400 en 1887. Le défrichement gagne 214 hectares en 1901.

La mise en culture fait vivre, à côté d'une cinquantaine de propriétaires (85% d'origine française), 150 ouvriers agricoles (laboureurs, vignerons, vendangeurs, défricheurs) ; On

⁶⁵ - 0 fr. 20 le litre

calcule, que Kléber⁶⁶, à cette époque, l'agriculture permet de distribuer 33.000 francs-or de salaires agricoles, soit près de 13 millions de francs 1955. Le vin et les grains récoltés rapportent annuellement 125.000 francs-or, soit près de 50 millions de francs 1955 : 27% pour le vin, 73% pour les céréales. Cette production représente un revenu de plus de 4000 francs-or par an, soit 1 million de notre franc de 1955, pour chacun des 30 propriétaires exploitants.

Cette aisance générale, péniblement acquise par un demi-siècle de labeur, s'écroule soudain en 1901. Pour Kléber, comme pour les autres centres viticoles d'Algérie, le phylloxéra compromet dangereusement la prospérité qui s'annonçait, pleine de promesses.

VII – LE REcul DU VIGNOBLE (1901-1911)

Des 1902, la superficie complantée en vigne⁶⁷diminue de 32 hectares ; il n'y a plus que 311 hectares de vigne en plein rapport : 255 en plaine, 56 en coteaux, donnant encore 4 400 hectolitres de vin. Ce recul est dû au dépérissement des ceps, par suite de l'invasion du phylloxéra qui éclate ici, à la même époque qu'à Assi Ben Okba et Renan, qui pourtant résistent mieux.

En 1903, les colons de Kléber arrachent 100 hectares de vignes phylloxérées. Ce recul du vignoble est compensé par l'augmentation de l'étendue consacrée aux céréales, qui s'emparent des terrains libérés par l'arrachage. Kléber compte toujours 35 viticulteurs, mais chacun avec une superficie en diminution.

En 1904, les vigneron de la commune réagissent en remplaçant les pieds de vignes françaises, atteints par le phylloxéra, par des plants américains porte-greffes : 25 hectares, surtout en coteaux impropres à la culture des céréales. Malgré les efforts faits pour conjurer la crise, le vignoble de Kléber, tombe, en 1906, à 50 hectares, la superficie plantée en 1881, et la récolte à 1 025 hectolitres de vin. Dans les terrains voisins plus riches à Assi Ben Okba par exemple, la superficie plantée en vigne n'est réduite qu'aux deux tiers, à Renan et à Saint-Cloud, il y a simplement arrêt dans la croissance du vignoble et stagnation de la superficie plantée. Parallèlement, malgré la pratique de jachère de repos, la superficie consacrée aux céréales double (1190 hectares en 1906 contre 600 en 1901) et, pour la première fois, quelques Musulmans cultivent des céréales (60 hectares).

La politique de replantation se poursuit : 25 hectares en 1905, 15 en 1906, 42 en 1907, 25 en 1908, 39 en 1909, 23 en 1910, 2 en 1911, 42 en 1912, 60 en 1913, soit plus de 310 hectares en dix ans, presque la superficie en rapport en 1897, mais la production doit attendre les trois années de mise en fruits. En 1911, 138 hectares en plein rapport donnent une récolte de 4000 hectolitres de vin, comparable à cette de 1901, à la veille de la crise.

Ce recul du vignoble a entraîné le départ d'une vingtaine d'ouvriers agricoles qui quittent le village en 1907 avec leur famille, car l'invasion phylloxérique et la mévente du vin ne permettent plus aux propriétaires de les employer.

⁶⁶ - Arch.Comm.de Kléber – Statistiques agricoles- Statistiques détaillées de 1901 – Un hectolitre de vin de plaine vaut 3 fr.50, un hectolitre de vin de coteaux 4 frs, un quintal de blé tendre ou dur 18 frs, un quintal d'orge 10 frs, un quintal d'avoine 13 frs.

⁶⁷ - 1901-306 hectares en plaine et 86 en coteaux, au total : 392 hectares

Les vignes des coteaux, replantées les premières, l'emportent en 1910 (61% de la superficie) alors qu'elles ne représentaient qu'un pourcentage de 22% en 1901. Il y a égalité, en 1913, entre celles-ci et le vignoble de plaine, de rendement plus important. En 1907, Kléber compte 35 viticulteurs possédant chacun moins d'un hectare (27%), de 1 à 4 ha (50%), de 8 à 10 ha (23%).

En 1905, le terroir est toujours aussi restreint : seuls 31% sont utilisés par la culture dont 68% en céréales, 11% en vigne et 20% en fourrage artificiels. L'orge, mieux adapté au climat, reprend de l'importance (32% de la superficie en céréales) aux dépens de l'avoine (11%) de du blé tendre (50%).

A la veille de la guerre de 1914-1918, les céréales l'emportent toujours sur la vigne : 86% de la superficie cultivée. La pratique de la jachère de repos se maintient dans l'assolement, les colons n'utilisent pas d'engrais artificiels. Le blé tendre, l'orge et l'avoine se partagent à peu près également la superficie consacrée aux céréales. Les vins produits sont surtout des vins rouges titrant 11° en plaine, 12° en coteaux.

Les travaux agricoles deviennent plus actifs La plantation des oliviers (60% des arbres) s'accroît le long des chemins d'exploitation, puis celle des figuiers (15%), des amandiers (18%) et des agrumes (6%).

L'élevage a peu changé d'allure : chevaux et mulets pour les labours (2 de chaque espèce par exploitation en moyenne), chèvres sur les terrains de parcours de montagne (près de la moitié du cheptel), quelques vaches pour leur lait, des moutons sur les chaumes et les pacages, porcs en progrès. Peu important chez les colons, l'élevage se développe autour des exploitations rudimentaires de quelques chevriers spécialisés, utilisant les terrains communaux.

À la suite de l'invasion phylloxérique, l'économie de Kléber, purement agricole, en est à peu près au même point que pendant la dernière décade du XIXème siècle. Le nombre d'habitants, la superficie complantée en vigne et en céréales, l'élevage ont à peu près la même importance relative. Le village stagne dans le mode de vie besogneux de petits propriétaires travaillant par eux-mêmes dont le revenu agricole est encore à la merci des intempéries climatiques : sécheresse accentuée, pluies tardives, absence de précipitations de printemps. Là-dessus, la mobilisation rappelle sous les drapeaux un nombre important des hommes du village.

VIII – KLEBER VILLAGE VITICOLE – (1920-1955)

Dès le lendemain de la guerre 1914-1918, le vignoble l'emporte à nouveau sur les céréales. En 1928, il représente 71% des terre cultivées, 80% en 1930, 75% en 1935, 67% en 1943, 68% en 1948, 60% en 1950, près de 70% en 1954. La vigne envahit la dépression alluviale de Kléber, les terrasses de l'oued Magoun, les premières pentes des ravins à la base du Djebel Orousse, le premier fond dont les versants, autrefois en vigne, ont été abandonnés par cette culture.

Les variétés cultivées sont : les plants américains Rupestris du Lot et surtout les cépages Carignan, Cinsault et Alicante. Les traitements de la vigne consistent : contre l'oïdium, en soufrages, doublés autrefois d'arséniatages, aujourd'hui de pulvérisation de poudre D.T.T. Les viticulteurs ne procèdent pas à des sulfatages car leurs ceps ne souffrent jamais du mildiou. Les façons entre les raies de vigne consistent en labours croisés, pratiqués en général avec les

onze tracteurs de la commune. Actuellement, on compte 76 viticulteurs à Kléber, possédant 761 hectares de vigne et produisant environ 27.000 hectolitres de vin, y compris le volume du vin correspondant aux quantités de vendanges expédiées (5933 hl ou 7713 quintaux de raisins). Cette culture est pratiquée par des petits viticulteurs possédant en moyenne 10 hectares chacun : un a 0 ha 60, 20 de 1 à 5, 20 de 5 à 10, 8 de 10 à 20, 4 de 20 à 25, 2 de 35 à 38, 1 à 54, 1 à 60, 1 à 80 hectares. La commune possède 31 caves particulières, construites depuis 1880. Ce fait a empêché la construction d'un cave coopérative communale, aussi une dizaine de producteurs, est affiliés aux caves coopératives de Renan et de Sainte-Léonie. Une douzaine de petits viticulteurs, dépourvus de caves vendent leurs vendanges à deux acheteurs de Kléber (1450 quintaux de raisins), un de Sainte-Léonie (331 quintaux) et un de Mostaganem (671 quintaux). Seuls trois Musulmans possèdent une vigne, au total 11 hectares.

Cette production assure l'aisance aux petits propriétaires qui vivent bien avec la vente du vin produit sur 5 hectares⁶⁸. Limité à cette production restreinte, ils peuvent avoir une automobile et faire vivre deux ménages sans extra et sans engager de dettes.

Les terres des coteaux sont difficiles à cultiver, même en vigne. Plus couteuses à épierrer et à travailler, à cause de la pente, elles donnent également un rendement moins élevé : 15 à 20 hectolitres à l'hectare contre 60 à 80 dans les bas-fonds. Dans les communaux, loués par parcelles, pour 18 ans, les locataires ont planté de la vigne.

Les céréales sont réduites à peu de choses, au quart de la superficie cultivée : il s'agit surtout d'orge pour la nourriture familiale des Musulmans et la confection de Kesra, et d'avoine réservée à l'alimentation des animaux de trait : chevaux et mulets. Les colons emploient des chaulages dans les sols siliceux et utilisent les engrais du commerce. La culture musulmane tournée, au début vers la production du blé dur, s'oriente timidement vers l'orge : 5 hectares en 1904, 26 en 1910, 10 en 1921.

Les céréales viennent bien mais la superficie susceptible d'être occupés par cette production est trop restreinte pour pouvoir se développer. Elles ne font que de se maintenir sur environ un tiers des terres cultivées. Des essais de polyculture ont réussi, limités par les conditions naturelles et l'exiguïté des propriétés.

Les oliviers, devenus plus nombreux entre 1920 et 1928, se maintiennent à deux milliers d'arbres, le long des chemins d'exploitation, les agrumes apparus vers 1927 occupent aujourd'hui 2 hectares, les figuiers vers 1930, les amandiers depuis 1930 environ bénéficient de leur nature rustique, peu exigeante en eau. En 1936, on compte 50 pommiers, 60 poiriers, 10 néfliers, 50 pruniers, 40 abricotiers, 50 pêcheurs, 5000 amandiers (aux bordures des vignes et dans les fonds de ravins), 50 caroubiers, en tout environ 4 hectares d'arbres fruitiers divers.

À peu près à la même époque (1930), les colons se mettent *aux jachères cultivées* et surtout *aux légumes secs* (23 hectares en 1930, 37 en 1950, avec maximum de 84 en 1948). La pratique des jachères cultivées est abandonnée aujourd'hui, mais la culture des légumes secs (pois et gesces) subsiste.

⁶⁸ - En 1954, 5 hectares de vigne on produit, en moyenne 150 hectolitres de vin à Kléber.

Des *essais de cultures maraîchères* ont été tentés : 2 hectares d'artichauts, 5 de petits pois, au total 7 hectares en 1938, chez les européens. Une vingtaine d'hectares pourraient être irrigués pour ces cultures. Actuellement, elles couvrent quelques parcelles d'un total de 8 hectares. Chaque propriétaire a son jardin potager et son petit verger, de 6 à 20 ares, pour la consommation familiale, dans le village et à sa périphérie. Ils sont arrosés avec les excédents de la conduite d'eau : soit environ 200 mètres cubes aux 24 heures. On compte aussi 18 petits jardins de 6 ares et 6 de 20 ares mais cette culture est peu rémunératrice pour la vente des produits.

Vers 1930 également, *les fourrages artificiels* reprennent de l'importance (10 hectares en 1930, 87 en 1950) pour les besoins de l'élevage familial. Ils sont limités aujourd'hui à la production de l'avoine coupée en vert (2300 quintaux en 1954).

IX - CONCLUSION

En résumé, Kléber est devenue une commune viticole moins exclusive que ses voisines, compte tenu de l'extension réduite de son territoire cultivable. Les céréales subsistent comme culture secondaire mais l'arboriculture fruitière s'empare des terres les plus favorisées, assez peu étendues. Dans ce terroir de faire valoir direct prédominant et de petite propriété, parvenu à la limite de ses possibilités culturelles, les Européens font tout ce qu'ils peuvent pour améliorer et varier leur production, dans la limite des possibilités assez restreintes du sol, du climat et des ressources aquifères.

Bien qu'ils ne stagnent pas dans la routine, *les petits propriétaires européens* travaillent par eux-mêmes, comme leurs ancêtres, premiers artisans de la mise en culture d'une région déserte jusqu'en 1848. Les parcelles très pierreuses et de sol maigre, situées en terrain accidenté, ont été défrichées et défoncées au tracteur par des entrepreneurs de travaux, à 60-70 centimètres de profondeur, et cultivées ensuite. On en a extrait jusqu'à 500 mètres cubes de pierre à l'hectare. Tout ce qui peut être cultivable a été planté ; on ne peut plus prétendre à l'augmentation de la superficie cultivée. Le matériel agricole s'est modernisé dans les terrains plats mais les pratiques culturelles de vignoble pourraient peut-être être améliorées. Comme dans les petites communautés rurales métropolitaines, les colons de Kléber se contentent d'un mode de vie simple, ayant peu de besoins. Cette stagnation apparente est due à l'extrême morcellement de la population qui ne permet pas les hardiesses réalisées par les colons des basses plaines de Perrégaux ou de Relizane, favorisés par la grande propriété irrigable.

Les Musulmans, ne cultivent qu'une dizaine d'hectares en orge blé tendre et avoine et 11 hectares de vigne. Tard venus dans ce terroir, ils ne jouent qu'un rôle très effacé comme ouvriers agricoles, dans cette commune où les européens simples et laborieux maintiennent la suprématie agricole, résultat de la mise en culture des pionniers. Le massif montagneux du Sahel d'Arzeu borne les horizons du village et limite les efforts des cultivateurs à un terroir fertile peu étendu dans lequel l'exiguïté des parcelles ne permet guère de moderniser les méthodes culturelles. L'eau manque pour étendre les cultures irriguées et principalement l'arboriculture qui semble devoir l'emporter, dans l'avenir, en Algérie sur la viticulture gênée par la mévente et la concurrence métropolitaine.

L'élevage des chèvres représente un gros revenu sur les pâturages de la montagne. Les troupeaux de caprins appartiennent aux particuliers du village et groupent, aujourd'hui, au total un millier de bêtes, surveillées par des bergers, dont 95% appartenant aux Musulmans. Le lait de chèvre est vendu à Oran et à Mostaganem. Un éleveur a abandonné l'élevage pour fabriquer des fromages à partir d'achats de lait. Il existe, en montagne un parc assez mal aménagé pour les caprins, avec des gourbis pour bergers. Les Musulmans possèdent quelques vaches pour leur consommation familiale : ce sont des bêtes françaises ou croisées. Des bovins de passage, au pacage à Perrégaux l'hiver, viennent brouter le diss qui reverdit, même sans pluie, en automne, dans le Sahel d'Arzeu.

LA VIE SOCIALE

I – MODE DE VIE ET PROPRIETE

Nous l'avons vu, les **premiers pionniers**, ceux de 1848, sont surtout des ouvriers parisiens, peu préparés à la vie agricole. Beaucoup d'entre eux, cependant viennent de la province et ont des ascendants paysans. Ils reçoivent un lot à bâtir, un jardin de 20 ares et un ou deux lots de culture de près de 2 hectares chacun, soit au total 4 à 10 hectares dont le titre définitif est accordé de 1854 à 1857. Ils défrichent et labourent une terre inculte, sèment des céréales et plantent les premiers ceps en 1852. Les deux tiers d'entre eux savent s'adapter au pays et se maintenir à Kléber jusqu'aux environs de 1858, soit pendant une dizaine d'années. Seules six familles d'entre eux ont des représentants actuellement au village.

La deuxième vague d'émigrants, arrivée de **1849 à 1854**, se compose presque uniquement de paysans français et de quelques rhénans. Ils reçoivent 4 à 10 hectares chacun avec titre définitif délivré entre 1854 et 1856, quelques-uns seulement en 1880-1892. Dans l'ensemble, ils ont moins bien réussi puisqu'ils n'ont pu rester à Kléber que jusqu'en 1858 pour 48% d'entre eux. Il est vrai, qu'ils viennent en pleine épidémie de choléra et que beaucoup de ménages sont privés du travail de leur chef ou atteints dans leur affection par la mort de la mère de famille et des enfants. Il ne reste parfois que des orphelins, sans père ni mère et trop jeunes pour mettre en valeur leur concession.

Ceux qui arrivent ensuite de **1855 à 1865** ne tiennent guère au-delà d'une année de présence. Il s'agit le plus souvent d'une expérience fâcheuse et ruineuse. Malgré les décès, du au choléra de 1849 à 1854, et les échecs dus au climat et à l'inexpérience de l'agriculture algérienne, ils représentent, en fait, un véritable excédent de population, puisqu'à partir de 1858, il n'y a plus de terres disponibles pour la colonisation. Ceux qui résistèrent aux épreuves (17) ne reçoivent de terres de culture (3 à 5 hectares) qu'aux environs de 1880 à 1893. Les plus aisés durent acheter une maison et des terres aux héritiers des colons décédés ou aux propriétaires qui, découragés quittent le village.

Un nouveau décantage s'opère vers **1880** pour les quelques colons qui ont subsisté depuis 1858 ou qui sont arrivés dès 1866. La distribution des lots supplémentaires retarde parfois le mouvement des départs et des décès prématurés jusqu'en 1891. À cette date il subsiste déjà moins de la moitié des familles de colons venues de 1848 à 1876 : 60 sur 130. Les fils de propriétaires ne trouvent pas de ressources suffisantes après le morcellement des petites

concessions à la suite des partages d'héritages surtout quand les familles sont nombreuses. Ils doivent quitter le village pour trouver des moyens de vivre soit dans les villages nouvellement créés ou agrandis, soit à la ville.

En **1872**, cette population, encore presque uniquement française métropolitaine, vit de la culture : les deux-tiers des chefs de famille sont des Français, petits propriétaires, cultivateurs 13% es artisans ruraux, 5% des journaliers espagnols, 7% des bergers musulmans, le reste deux petits commerçants, trois rentières.

En **1882**, les deux-tiers des colons possèdent chacun moins de 5 hectares, le dernier tiers, de 5 à 10 et, un seul, 20 hectares. C'est là une toute petite propriété besogneuse, par rapport à la superficie d'exige en Algérie, la culture en terre sèche, limitée encore à la céréaliculture : 13% seulement du terroir sont consacré à la vigne. Les ouvriers journaliers, nourris gagnent 1 fr. 50 or par jour, non nourris, 2 frs 50 or.

En **1892**, les salaires agricoles sont inchangés, un berger gagne 400 francs-or par an et un domestique agricole nourris : 360 frs.

Les **émigrants espagnols** déferlent en masse de **1891 à 1905**, mais ne réussissent pas à se fixer à Kléber, dans lequel ils ne font que passer à la recherche d'un travail temporaire Ils viennent défricher les lots d'agrandissement, distribués en 1879-1883, en 1892. Ils offrent leurs bras à la culture, en progrès jusqu'à l'invasion phylloxérique de 1900, parois uniquement pour la moisson. Le village abrite 115 ouvriers agricoles dont moins de 16% de Musulmans. Ils trouvent également à s'employer dans les mines et carrières, depuis 1875, concurremment avec les ouvriers spécialisés italiens.

Un cinquième d'entre eux ne restent au village qu'une quinzaine d'années et, souvent, après des alternatives de départs et de retours, après avoir «fait» tous les villages des environs. Parmi ces favorisés, la moitié à peine parvient à se maintenir jusqu'en 1927, année du 1^{er} cyclone. Population très flottante, arrivée en pleine crise viticole, elle est obligée de quitter Kléber où les vignerons, atteints par la crise, restreignent leurs besoins de main d'œuvre salariée, pour travailler par eux-mêmes. Ils parviennent ainsi à réaliser les économies nécessaires à la reconstitution du vignoble. Il en résulte une diminution sensible de la population du village.

En **1901**, à la veille de la crise, les ouvriers journaliers agricoles gagnent 2 frs 50 or par jour (vignerons, vendangeurs, jardiniers, garçons de ferme), 2 frs 25 les défricheurs, 2 frs les laboureurs.

La crise viticole n'entraîne pas la diminution du nombre de propriétaires. L'arrivée des nouveaux venus d'Espagne se traduit par un léger déplacement de la propriété, à leur profit, dans 16% des exploitations agricoles.

En même temps, on observe, dès **1903**, une nette tendance à la concentration de la propriété entre les mains des plus aisés, mieux armés pour résister à la crise et pour reconstituer le vignoble. Dix pour cent seulement des propriétaires possèdent moins de 10 hectares (ceux sont tous des Français), 40% de 2 à 30 hectares (dont moins d'un quart à des naturalisés), 47% de 31 à 40 hectares (dont 15% à des naturalisés) et deux Français de 41 à 100 hectares.

En **1906**, la population agricole compte 18% de patrons-cultivateurs, 56% d'ouvriers agricoles, 10% de journaliers agricoles, 6% de bergers, quelques jardiniers et défricheurs. En somme, près des trois-quarts des habitants vient de l'agriculture, un peu moins d'un quart sont des artisans ruraux (15) (forgerons, maçons, maréchal-ferrant, boulanger), carriers et marbriers (30), briquetiers (4), mineurs (8). Les Français représentent 70% des patrons-cultivateurs, 34% des ouvriers agricoles (les autres sont Espagnoles, 4 seulement Musulmans), 10% des journaliers agricoles (27% Espagnols, 62% Musulmans).

Le mouvement d'émigration de main d'œuvre ibérique se poursuit, soutenu, de **1910 à 1931**, mais sans plus de succès pour sa fixation à Kléber. Parmi les familles espagnoles arrivées pendant cette période, un peut compter que près d'un cinquième seulement se fixent au village en 1936. Si le chiffre des habitants d'origine espagnole, naturalisés ou non, nés au village, est à cette date, de 40% de l'effectif espagnol total, c'est grâce uniquement à l'existence de familles très nombreuses, groupant souvent ascendants, descendants et collatéraux.

Le retour progressif à la prospérité viticole aboutit à un nouveau morcellement de la propriété rurale. En 1924, 35% des propriétaires possèdent moins de 10 hectares, 25% de 2 à 20, 13% de 21 à 30, 10% de 31 à 40, 3% de 41 à 100 hectares. En même temps, l'élément français fait preuve de résistance : les Espagnols, naturalisés ou non, possèdent plus que 10% des terres. Un seul Musulman a acquis une petite propriété.

En **1926**, 71% des cultivateurs (patrons ou ouvriers) sont Français d'origine, 26% sont Espagnols naturalisés ou non, le reste 3 % des Musulmans. Les **journaliers agricoles** sont pour la moitié des Musulmans, un quart d'origine espagnole, 22% des Marocains, 3% seulement des Français d'origine. Dans un autre ordre d'idée, les **Français** sont des cultivateurs (les deux tiers), ouvriers d'art ou fonctionnaires, les **Espagnols**, naturalisés ou non cultivateurs (un tiers), journaliers (42%), bergers, petits commerçants et chevrriers. Les **Musulmans** sont des journaliers (90%), deux seulement sont cultivateurs, les autres bergers, maquignons, bouchers, cafetier maure. Les Marocains, sont uniquement des journaliers.

Les ouvriers agricoles, européens et musulmans représentent une main d'œuvre instable recevant les uns et les autres, 8 francs par jour en 1924. Avec un salaire de 16 francs, en moyenne, quand il y a deux individus en âge de travailler, ils s'efforcent de faire vivre une famille de 8 à 10 personnes. Les colons ont de plus en plus recours à leurs services, grâce aux bas salaires du marché du travail. En 1924, on compte 652 ouvriers agricoles dont 35% de Musulmans, alors qu'en 1903, le village utilisait 10 fois moins de main d'œuvre dont 6 Musulman seulement.

De **1931 à 1954**, journaliers musulmans et marocains offrent, à leur tour, en masse, leur main d'œuvre bon marché à Kléber comme dans les autres villages de colonisation. L'analyse minutieuse des listes nominatives des recensements quinquennaux révèle approximativement la fixation de plus de 300 musulmans et de plus de 100 Marocains dans le village. C'est le résultat de l'arrivée, relativement massive, d'un millier de Musulmans et de 200 Marocains, de 1931 à 1936. Il y a alors un déchet de 75% pour les premiers, de 50% pour les seconds.

Ils se concurrencent, se contentant, les uns et les autres, de salaires très bas (de 10 à 12 francs par jour) qui suffisent au faible volume de leurs besoins immédiats, peu exigeants. En 1936, on compte 215 journaliers agricoles : 30% de Musulmans français et 69% de saisonniers musulmans marocains. Ces derniers se contentent de très peu. Ce fait entraîne la disparition presque complète des journaliers européens fixés au village : 16 Espagnols naturalisés ou non ; 3 Français d'origine. Les ouvriers d'art permanents et quelque peu spécialisés ne sont qu'une dizaine dont 73% d'Espagnols naturalisés ou non.

En 1936, la **propriété** s'est encore morcelée pour les petites exploitations dont le nombre augmente de près d'un cinquième. Sur ce total, les deux tiers occupent moins de 10 hectares comme en 1882, 28% de 10 à 50 ha, 3 de 50 à 100 ha, un colon 150 hectares. Il y a donc concentration, à l'opposé, par la formation de quatre propriétés de 50 à 100 hectares. La terre est concentrée entre les mains des Européens, comme à l'origine de la création du terroir en 1848.

Deux Français-Musulmans ont acquis des propriétés de moins de 10 hectares Les Français d'origine parviennent à conserver leur priorité originelle. Ils sont propriétaires cultivateurs ou viticulteurs des trois quarts des exploitations, les Espagnols naturalisés 15%, les Musulmans 3%. Les Français sont tous viticulteurs. La vigne leur procure l'aisance qui leur permet de résister à l'invasion conjuguée des Espagnols, des Musulmans et des Marocains.

En 1954, le régime de la propriété est le résultat des efforts réalisés au cours de trois générations, par donations, achats de terre aux voisins ruinés et décédés. Dans l'ensemble les exploitations sont morcelées. Le morcellement et le regroupement des terres se sont effectués au profit des descendants des concessionnaires métropolitains.

II – HABITAT

Les premiers colons de **1848** logent dans des barques alors qu'on leur avait promis, au départ de Paris, de mettre à leur disposition des maisons. Les premières maisons sont construites, dès 1849 par des ouvriers civils et militaires dirigés par un entrepreneur, les uns et les autres surveillés par un officier du Génie. Une quarantaine de « maisons de colonisation » existent, en 1850, une soixantaine en 1853, ce nombre se maintient jusqu'en 1911.

Les colons élèvent des écuries dans la cour de leurs lots à bâtir : 52 en 1851, 60 en 1855, puis une étable en 1855, 3 en 1860, 5 en 1861. Les colons construisent également des gourbis pour leurs besoins : 42 en 1851, 43 en 1854, 41 en 1858 ; ces constructions provisoires sont démolies au fur et à mesure de l'amélioration des conditions de la vie agricole. On n'en compte plus que 7 en 1870.

En 1901, les Musulmans occupent cinq gourbis.

En 1938, quelques douars de pauvres gourbis, construits en branchages et parfois en pierres sèches dans la partie orientale du Sahel d'Arzeu, orientée vers l'élevage des chèvres pratiqué par les Musulmans.

III – ROUTES ET COMMERCE

En 1848, dans cette région de pied du Sahel d'Arzeu, désertée par toute population musulmane, il n'existe aucune voie de communication. Peu à peu, les charrois militaires tracent avec le pas des hommes et des chevaux, une piste que les premiers habitants surnomment le « chemin de la guerre », passant d'Oran par Saint-Cloud et Kléber, vers Arzeu, les deux centres habités par des colons depuis 1846. Le chemin passe au milieu des broussailles dont il contourne les plus gros lentisques. Tout est à faire pour assurer les communications. Les premiers travaux réalisés, dans la région sont consacrés au tracé des rues et à la construction des villages de colonisation.

Des pistes se dessinent par l'usage, entre village voisins, boueuses en hiver, poussiéreuses en été, coupées d'ornières et de bourbiers au passage des oueds. En 1851, le sous-directeur de Kléber propose d'établir des routes entre Kléber et Mefsoukh (Renan) d'une part, et Saint-Cloud de l'autre. Il demande la réparation du chemin qui unit Kléber à Sainte-Léonie, coupés par un ravin. Ces travaux lui paraissent d'une urgence incontestable.

Il n'est pas écouté en haut lieu et, en 1855, la route directe entre Kléber et Saint-Cloud, très fréquentée, est alors impraticable pendant la mauvaise saison. C'est pourtant celle qui conduit, à cette époque, au marché d'Oran le seul ouvert aux transactions des colons du village. La route est coupée par deux ravins qui rendent le passage très dangereux, même l'été. Les colons sont obligés de faire le détour par Mefsoukh (Renan), puis d'emprunter la route de Renan à Saint-Cloud. Ces chemins sont tellement défoncés par les pluies qu'il faut deux jours pour effectuer le trajet Kléber Oran. Le mauvais état des voies de communication est alors le plus grand obstacle au développement du village.

En 1859, il en est toujours de même, malgré les réclamations réitérées de l'Inspecteur de la Colonisation. Un sentier relie Kristel à Guessiba par Kléber et contourne les communaux du village. En 1860, après quelques travaux, les deux chemins vicinaux reliant Kléber à Renan et à Sainte-Léonie sont en assez bon état. Il n'en est pas de même de l'ancienne route de Kléber à Saint-Cloud qui est devenue tout à fait impraticable. Cet état de chose nuit à l'écoulement des produits agricoles, à cause de l'éloignement d'Oran.

Aujourd'hui, l'état des routes est parfait aussi bien pour les charrois que pour les déplacements en automobiles. Une station de chemin de fer de la ligne Oran-Mostaganem dessert à la fois les deux villages de Renan et de Kléber. Situé à l'écart de la grande route Oran-Mostaganem par Renan avec embranchement vers Sainte-Léonie et Arzeu Kléber vit quelque peu en cercle fermé, aux pieds du Sahel d'Arzeu qui ne lui apporte plus l'activité des transports dus autrefois aux mines et aux carrières de marbres.

CEUX QUI ONT FAIT KLEBER

LES PIONNIERS

L'histoire n'est pas seulement l'œuvre d'une collectivité mais elle est également la somme des efforts d'individus. Cette remarque est vraie pour un petit village comme pour une nation. Notre ambition de faire revivre la vie quotidienne de Kléber doit mettre en scène quelques-uns des hommes qui ont créé cette communauté rurale française en terre algérienne. Les quelques documents que nous possédons nous aideront à mieux comprendre leur vie, leurs efforts, leurs déboires, en un mot l'histoire du village de Kléber, en cent huit ans de présence française.

SURET Jean-Louis, fait partie du deuxième convoi des « colons parisiens » qui arrivent à Kléber le 11 novembre 1848. Né en 1799, dans la seine, dans le village de Charonne, aujourd'hui englobé dans l'agglomération parisienne, il est venu à 49 ans avec sa femme, Thérèse Paternot, née en Seine-et-Oise. Il reçoit en concession 6 ares à bâtir, 20 ares de jardin et un lot de culture de 2 hectares, puis trois autres lots de cultures de deux, trois et neuf hectares, soit au total 16 ha 72 a, pour lesquels, il obtient un titre provisoire en 1853 et un titre définitif le 20 avril 1854.

C'est un favorisé du sort. Épiciers, il possède quelque argent et de plus, il est maire du 1^{er} juillet 1852, à la première année où les colons doivent se passer de l'aide de l'administration. Il reçoit deux autres lots de maison de 6 ares en 1854 pour pouvoir exercer plus dignement ses fonctions de maire, alors qu'il n'existe pas encore de Mairie. Avant cette faveur, en tant que Maire, il reçoit le Préfet, en janvier 1854, dans sa maison primitive et se plaint d'être petitement logé. « Dans ma chambre à coucher, se trouve le bureau de la Mairie et ma cour, consacrée aux hangars et écurie, est beaucoup trop petite pour l'exploitation de ma concession... J'aiensemencé 12 hectares : six en lin, quatre en blé tendre, un en moutarde, un en ricin ...Je me trouve dans l'impossibilité absolue de pouvoir mettre ma récolte en sûreté et en ordre, faute d'un emplacement beaucoup plus vaste que celui que je possède, puis je n'ai qu'un simple lot de maison... Pour la même raison, il n'est également impossible d'avoir la quantité de bestiaux nécessaire à l'engrais de mes terres, faute de quoi toute culture devient impossible... » D'après le commissaire civil d'Arzeu, Villetard de Prunière, Suret « est un des colons les plus sérieux et les plus intelligents du village de Kléber. Sa concession de 16 hectares est presque complètement en valeur, en 1854. Il a répété, cette même année, sur une grande échelle, la culture du lin (récolte en graines), essayée en 1853. Aussi obtient-il deux maisons supplémentaires, parmi celles laissées vacantes par les colons décédés du choléra ou partis du village, après s'être ruinés. En 1855, il possède 5000 francs-or soit près de deux millions de notre monnaie. Il mérite ces faveurs car il fait preuve d'un « grand dévouement pendant l'épidémie de choléra de 1854, en portant des secours incessants à ses administrés ». Il meurt en 1857. Sa veuve et ses enfants resteront à Kléber jusqu'en 1872.

MAGNIER Pierre, Louis, Désir, fait également partie du deuxième convoi de 1848. Il est à la fois cultivateur et forgeron, Né en 1809, à Molinchart, dans l'Aisne, il arrive avec sa femme, née Bocahut Julie, à Bièvre, dans l'Aisne, et âgé de 33 ans. Il a 39 ans et trois enfants : un garçon de 12 ans et deux filles âgées respectivement de 9 et 7 ans.

En 1836, il habite encore sons village natal, où il s'est marié et a eu un fils. Il le quitte avant 1839, pour se fixer à la ville à Laon, mais après 1841 il vient à Paris dans Xème arrondissement. Comme il a une famille nombreuse, il reçoit, à Kléber, une maison double pour laquelle il obtient un titre définitif le 20 juin 1856, puis un lot de culture de près de 5 hectares (titre délivré en 1855), un second lot de culture de près de 2 hectares (titre délivré le 20 mai 1856) et deux lots de jardin de chacun près de 6 ares (titre du 21 juin 1856). Il est donc à la tête de plus de 7 hectares en 1856 dont 4 ½ seulement sont labourables. Dès le début, il fait face à la situation avec courage, à la fois comme colon-cultivateur et forgeron-maréchal ferrant, « défrichant et labourant tout le long du jour pendant 16 ans ». Un sixième enfant naît à Kléber, mais trois meurent. Grace à l'appui du sous-directeur de la colonie de Kléber, une forge lui est installée, en 1850 par le Génie et prêtée gratuitement pendant deux ans. De tels artisans ruraux sont nécessaires à la vie d'un village en création. En 1852 l'armée par suite des instructions ministérielles, retire son aide aux colons, sa forge est démontée, les outils, soufflet et enclume reversés au magasin du Génie. Il n'y a plus de forge à Kléber, mais un forgeron sans outils. Pourtant, ouvrier habile Magnier, « forgeron mécanicien et constructeur d'instruments aratoires, s'applique à perfectionner des outils de culture fonctionnant suivant les besoins du sol » de la colonie. Pour l'aider et le récompenser, le capitaine Malafaye, Directeur de la colonie agricole de Saint-Cloud (dont dépend Kléber) lui fait accorder en 1861 six hectares, lot supplémentaire, qu'il défriche, et une deuxième maison nécessaire pour sa nombreuse famille. Il essaie d'introduire « des céréales exotiques, des plantes fourragères et oléagineuses ». Il a vécu jusqu'ici de son métier et des maigres produits de ses 4ha ½ labourables. Il ne semble pas avoir réussi pour cela, car en 1864, il reçoit sur sa demande 13 ha 50 à Mefsoukh (Renan) et meurt en 1865, à Kléber, à 54 ans, à la suite « d'excès de travail et miné par les longues misères des premiers temps de la colonie ». En 1867, sa veuve est déchue de ses concessions de Kléber mais, obtient en 1880 8 ha 60 de vigne et 6 ha 75 de cultures. Ses deux filles aînées travaillent la terre, dès leur arrivée, avec leur père et leur mère, et « obtiennent leur brevet en travaillant la nuit ». Faute de terre, trois enfants sont obligés de quitter le village. Ses deux filles institutrices se marient et sont à leur tour mère de famille. En 1880, l'une d'elles est institutrice à Sidi Chami⁶⁹, l'autre sage-femme à Alger. Le fils de Magnier est alors chef de bataillon d'infanterie de marine à Cherbourg, après un séjour à la Nouvelle Calédonie. Il cherche alors à se fixer à Kléber avec sa famille et réclame parce qu'on l'a oublié dans la répartition des lots supplémentaires de culture. On connaît la présence de la famille Magnier, à Kléber jusqu'en 1876. Cet Artisan rural et colon est mort à la peine mais est parvenu à élever ses enfants très honorablement ; ses descendants disparaissent du village 28 ans après l'arrivée de leur père.

VOINSIN Jean, Nicolas, né en 1809 dans le Haut-Rhin au village de Bazoches, habite en mai 1850 à Plainfaing, arrondissement de Saint-Dié, dans les Vosges, attiré par le développement de l'industrie vosgienne. Cet Alsacien, ouvrier de fabrique à Bitchviller, canton de Thann, y épouse en 1838 Lejeune Marie, Françoise, ouvrière de fabrique, née dans la Haute-Saône. Ancien militaire, il a effectué sept ans de service. Admis le 25 avril 1850 dans le village de Saint-Leu d'Algérie, par la Commission des colonies agricoles de l'Algérie, siégeant à Paris, il est affecté à Kléber par le Gouverneur Général le 28 mai. Le 14 mai, il quitte Plainfaing avec sa

⁶⁹ - auteur du livre « jusqu'à 20 ans ».

femme et son fils Jean Nicolas, âgé de 9 ans, il arrive à Marseille, le 25 mai, après avoir suivi à pied un itinéraire obligatoire, inscrit par les autorités au dos de son « passeport d'indigent » avec secours de route. Il traverse, tour à tour, Saint-Dié, Rambervillers, Épinal, Plombières, Luxeuil, Vesoul, Gray, Pesmes, Dôle, Seurre, Chalon-sur-Saône, Mâcon, Villefranche, Lyon, Vinne, Valence, Montélimar, Orange, Avignon, Orgon, Aix soit 640 kilomètres, remboursés par étapes, à raison de « 9 centimes-or le kilomètre ». À Marseille, il s'embarque pour Alger, où il arrive le 28 mai 1850, va par mer à Ténès, puis à Oran, et arrive à Kléber le 31, après 17 jours de voyage pénible. Dès le 18 juin, il est nommé garde-champêtre provisoire du territoire de Kléber, puis confirmé définitivement dans son emploi par arrêté préfectoral du 19 septembre 1853, au salaire de 60 francs-or par mois (24.000 francs de notre monnaie). En 1852, le Capitaine Directeur Olivier le « rend responsable de la propreté du bon entretien des rues et des arbres, de la fermeture et de l'aération des maisons vacantes et de tous les dégâts qui pourraient survenir intérieurement ou extérieurement au village de Kléber ». Arrivé dans la « colonie » avec des ressources assez importantes, il les consacre entièrement à la mise en valeur de sa concession. Il possède en 1854, plus de 9 hectares dont 8 ensemencés, une maison⁷⁰ et trois lots de jardins, 30 bœufs, 4 vaches et un certain nombre de moutons et de porcs, il a la réputation d'être « un des hommes les plus sérieux du village », il fait construire dans la cour de sa maison les étables nécessaires pour loger tous ses animaux, mais se dispose que d'une maison simple couvrant 600 mètres carrés. Ses constructions ont tellement rétréci la cour qu'il est impossible d'y rentrer les récoltes, d'y placer le fumier provenant du bétail et les fourrages nécessaires à la nourriture des bêtes. Il attend 7000 francs-or (2.800.000 francs de 1955), pour donner plus d'extension à ses cultures⁷¹. Il obtient un deuxième lot à bâtir en 1864. En 1886, ses neuf hectares primitifs sont évalués 4500 francs-or, soit 500 francs l'hectare. Il a deux enfants. Le 13 juillet 1857, son frère Alexandre, Nicolas, et sa sœur âgés respectivement de 18 et 13 ans arrivent, à leur tour, à Kléber. Celui-ci obtient 7 hectares et une maison par héritage et un lot de plus de 10 hectares en 1880, époque où il possède cheptel outils aratoires, chevaux et bœufs de culture. Sa veuve reçoit en 1887, un lot supplémentaire de près de 4 hectares dont les deux tiers sont en culture en 1895 et pour lequel, elle reçoit un titre définitif en 1904. En 1951, le dernier descendant des Voinson signalé à Kléber, n'apparaît plus au recensement de 1936.

TRICOTEL Louis, Achille du deuxième convoi en 1848, arrive en Algérie comme célibataire. Exempté du service militaire en 1840, il est né en 1820, à Francieres, dans l'arrondissement de Compiègne dans l'Oise. Il a cultivé pendant plusieurs années chez son père, propriétaire d'une exploitation agricole d'environ 500 arpents (170 hectares) de terre labourable et titulaire de plusieurs médailles décernées par le Comice Agricole de Compiègne pour l'améliorations des mérinos et des outils aratoires. Il demeure à Paris, boulevard Beaumarchais, VIII ème arrondissement, en octobre 1848 et y exerce la profession d'employé dans le quartier du Marais depuis 1842. Il n'arrive à Kléber que le 20 août avec sa femme, une Espagnole née en Catalogne, près de Barcelone qu'il a connue à Oran. Il reçoit une maison, un lot de jardin et deux lots de culture, un peu plus de 7 hectares pour lesquels il obtient un titre définitif en 1855. Il se signale à notre attention parce que, préposé, à son tour de rôle, à « la

⁷⁰ - Celle des orphelins du colon Roth.

⁷¹ - Rapport du Commissaire Civil du district d'Arzeu, Villetard de Prunière.

garde des troupeaux de la colonie de Kléber », il rentre le soir très tard en ramenant 10 bœufs de moins qu'il en avait emmenés le matin. En réalité, il a passé l'après-midi à chasser dans la montagne au lieu de garder le troupeau. Le Directeur le Capitaine Olivier, l'apprend et lui inflige comme punition de recommencer la garde le lendemain. Il refuse et le Directeur le fait conduire par force en prison, tandis que les colons sont obligés d'organiser une battue, le lendemain, dans la montagne pour retrouver les bœufs manquants. En mai 1857, il quitte le village pour Saint-Cloud, dépendant on retrouve dans son nom dans les recensements quinquennaux jusqu'en 1866.

CAPRON Jean, Amand, colon de 1848, arrive à Kléber le 11 novembre 1848. Né en 1799 près de Dieppe, dans la Seine Inférieure, il est âgé de 49 ans. Il obtient une maison, un lot de jardins et deux lots de culture dont le titre définitif lui est délivré en 1854. Sa femme est née dans l'Oise, près de Beauvais, et ces deux enfants ont 5 et 3 ans. En 1856, il obtient un deuxième lot de jardin, puis un deuxième lot de culture et en 1861, un deuxième lot à bâtir de 6 ares pour agrandir ses constructions, en vue de l'exploitation d'une ferme et 3 hectares de culture, enfin 18 ares de supplément en 1862. À cette époque, il dispose donc de près de 10 hectares. À l'origine, il se plaint de posséder trop peu de terrains pour nourrir sa famille et même ses animaux. En 1857, presque tout le terrain de sa concession, propre à la culture, est défriché et mis en rapport. Un des colons les plus avancés de Kléber, il se livre alors à l'élevage du bétail et demande un lot (obtenu en 1860) pour bâtir des hangars, pour abriter ses troupeaux, et diverses parcelles vacantes pour suite du départ de plusieurs colons. En 1858, un de ses deux jardins est planté en vignes et il parvient, avec des peines infinies, à constituer un troupeau de 28 bêtes à cornes et d'une centaine de moutons et chèvres. Le lot de trois hectares concédés en 1860 est insuffisant pour nourrir convenablement ce bétail et, à plus forte raison, pour le développer. En 1861, sur ses 10 hectares, 7 sont en rapport, le reste étant impropre à toute culture. Ce colon laborieux et tranquille possède une maison et des dépendances, estimées à 3000 francs-or (1.200.000 francs de notre monnaie). En 1861, jugeant ses terrains de Kléber insuffisants en année de mauvaises récoltes, il demande une concession à Eaux Chaudes, près de Safsaf dans la banlieue de Tlemcen, et finalement, en 1864, toutes sa concession de Kléber est mise intégralement en rapport. On retrouve le nom de Capron, dans les recensements quinquennaux de population jusqu'en 1864.

DAMBRUNT Etienne, Joseph, Saturnin, arrive en convoi, le 11 novembre 1848 à Kléber. Tisserand, né dans la Somme à Templeux, en 1807, il a 41 ans. Il reçoit une maison, un jardin et deux lots de culture, soit plus de 6 hectares pour lesquels il reçoit un titre définitif en 1857. Sa femme, née à Paris dans le VIème arrondissement, lui donne quatre enfants deux nés dans la Somme, deux nés à Paris et un cinquième, le premier enfant né à Kléber le 17 novembre 1848. Il habite Paris depuis 1838. Il se met à la culture et, en 1850, il a défriché une partie notable de sa concession. Il obtient du chanvre, le file et se propose de le tisser en reprenant le métier de sa jeunesse. Comme il n'a pas de ressources suffisantes pour se procurer un métier à tisser, il sollicite l'appui de l'Administration. Le Ministre de la Guerre remarque que l'industrie du tissage de chanvre pourrait s'établir utilement en Algérie, comme occupation secondaire pendant la morte saison agricole, et lui accorde un secours de 100 francs-or pour l'aider à acheter un métier. Il semble avoir mieux réussi en agriculture et ses descendants se sont maintenus à Kléber jusqu'en 1906.

DAVID Pierre, est arrivé, à Kléber le 8 août 1851, appelé par son père DAVID Jacques, huttier vendéen, venu le 19 février 1846 à Guessibah, où il s'est installé, à Kléber 1848 jusqu'en 1860 avant d'aller à Aïn Témouchent. En 1852, Pierre épouse la fille du colon Auvert, originaire du Var, arrivé à Kléber en 1850. Né en Vendée, à Vouillé-les-Marais, en 1825, Pierre n'a que 26 ans en 1851, son père avait été gérant de la ferme de Guessiba, en 1846. Il reçoit une maison, un jardin et deux lots de culture, soit près de 8 hectares, pour lesquels, il obtient un titre définitif en 1855. En 1858, il possède une bergerie de 200 moutons, 6 bœufs et une vingtaine de chèvres et il ne lui reste plus qu'un hectare à défricher. Sa propriété augmente de plusieurs lots de culture, l'un de deux hectares en 1876, un de 10 en 1860 et un de plus de trois hectares en 1892. Il est maire de Kléber de 1887 à 1892. Son petit-fils est maire depuis 1925.

LAMARE Jean-Baptiste, Ferdinand père, manouvriers, fabricant de paniers en osier dans l'Aisne, arrive le 14 avril 1850, à Kléber, sa femme meurt du choléra à l'ambulance d'Arzeu, le 19 octobre 1850. Il meurt à son tour de la même maladie à Kléber, en septembre 1854, sans n'avoir obtenu aucune concession, malgré ses cinq enfants. Son fils aîné César, Auguste, Ferdinand, né en 1828 dans l'Aisne, dans la région de Vervins, obtient une maison, un jardin et deux lots de culture, soit près de huit hectares en 1855. En 1853, il épouse la fille de Christophe, colon lorrain, arrivé en 1852. En 1886, il possède 1000 francs-or (400.000 francs de notre monnaie) quatre bœufs, 1 voiture à bœufs et du matériel agricole.

GROSDEMANGE Louis, né en 1846 à Haboudange en Lorraine, ancien soldat ayant effectué sept ans de service, épouse Marie Geolle, fille d'un colon de Kléber, où il se fixe en 1871, après son congé militaire. Il vient en Algérie où se trouvent déjà six personnes de sa famille, notamment son frère qui possède 23 hectares, à Kléber, en 1871 et possède quelques bœufs. Bon travailleur, sobre et économe, il demande en 1873 un lot de huit hectares près du nouveau cimetière, mais ne l'obtient pas, ce terrain n'ayant pas été remis à la colonisation ni alloti. Père de deux enfants, il a sa mère à sa charge. En 1876, il possède un matériel de culture (2 chevaux de trait, deux bœufs de travail, huit bovins, une voiture, une charrue et une herse). Sa terre produit trop peu pour lui permettre d'entretenir convenablement une famille de cinq personnes. La terre et la maison qu'il a achetées ont alors une valeur de 4.000 francs-or (1.600.000 francs de notre monnaie). Il demande une concession en 1876, au Pont de l'Ouggaz, près de Saint-Denis du Sig, puis à Maoussa, dans la plaine de Mascara. N'ayant rien obtenu, il demande en 1877 une concession à Palikao, où il achète 25 hectares à la veuve d'un concessionnaire. Il n'obtient qu'en 1879, un lot de vigne d'un demi-hectare, parsemé de palmiers nains et de broussailles ; il en reçoit le titre définitif en 1880. Il a dû quitter Kléber dans l'intervalle pour faire vivre sa famille.

BALLIN Louis, Maurice, né en 1846, à Cuvilly dans l'Oise, arrive à l'âge de cinq ans, à Kléber, avec son père, concessionnaire de 1851. En 1871, vingt ans après, il possède un cheptel complet et est cultivateur ; il met en valeur 2 hectares de vigne et a une maison par héritage, du chef de sa femme. Il renonce d'abord faute d'argent pour défricher, à une concession entre Relizane et Orléanville.

Marié à la fille du colon de Kléber, Voinson, il a sa mère à sa charge et possède 3000 francs-or provenant de la vente de la maison de celle-ci. Fils de colon, non concessionnaire, il a trop peu de terrain pour subvenir aux besoins de sa famille et quitte Kléber, en 1876, et devient chef cantonnier à Lourmel en 1877. Il demande, sans succès, une concession sur l'agrandissement d'Er-Rahel, en 1878. Après huit demandes successives, restées infructueuses, il obtient enfin en 1886, un lot de colonisation à Chabet el Leham (Laferrière), grâce au renoncement d'un colon. À cette date, il a perdu les trois aînés de ses six enfants et sa vieille mère. Il demande à ne pas abandonner son emploi de chef-cantonnier et de garde des eaux de Lourmel (qui le fait vivre) et sollicite un emprunt particulier de 1500 francs-or. Il obtient, après bien des difficultés, un lot à bâtir de 8 ares, un lot de jardin de 19 ares, un lot de culture de 10 hectares dont 8 défrichés et un lot de trois hectares non défrichés. Il est menacé de déchéance en 1889, puisqu'il ne réside toujours pas à Chabet el Leham et n'obtient son titre définitif qu'après cinq ans de résidence en 1895. Le besoin l'a poussé à abandonner le village de Kléber.

Ces courtes biographies nous ont fait connaître les premiers colons de Kléber, pionniers de 1848-1850, plus ouvriers que cultivateurs, venus de toutes les provinces françaises, en particulier de l'Alsace et de la Lorraine, avant comme après le douloureux traité de Francfort. Nous les avons vus peiner individuellement, défricher, semer, perdre leurs femmes ou leurs enfants de maladie, abandonner le village où ils ne trouvent pas de terre disponible ou de travail pour faire vivre leur famille. Cette vie intime complète les efforts collectifs étudiés dans des chapitres précédents pour mettre en valeur cette terre ingrate. Nous avons maintenant une connaissance complète de la vie individuelle et collective dans ce village de Kléber.

CONCLUSION

Situé quelque peu en dehors de la grande voie de circulation d'Oran à Mostaganem et à Arzeu, par Saint-Cloud et Renan, Kléber a été créé, comme ses voisins, les « colonies agricoles » d'Assi Ameur, Assi bou Nif, Assi Ben Okba, Fleurus, Saint-Louis et Legrand, Saint-Cloud, Renan et Saint-Leu, établis sur le Plateau d'Oran. Il a été précédé par le village de Sainte-Léonie et la ville d'Arzeu, peuplés dès 1846.

Au pied du Sahel d'Arzeu, encore désert aujourd'hui, et buriné par l'érosion, Kléber est situé à la limite septentrionale de la région viticole qui s'étend, presque continue, à l'Est d'Oran, d'Arcole à Mostaganem

La mise en valeur du terroir de Kléber participe des procédés culturels et des produits agricoles adoptés dans cette région par l'expérience des colons français. La vigne, notamment est devenue une monoculture rémunératrice depuis 1906 et le village appartient à la zone viticole de Saint-Cloud.

Le peuplement du village s'est effectué par les mêmes éléments français qui se sont fixés dans les agglomérations voisines. Quelques rhénans, arrivés à Sainte-Léonie et à Saint-Cloud sont venus heureusement se joindre à eux. De même, la masse des émigrants espagnols a gagné Kléber, de 1875 à 1931, souvent après s'être adaptés, quelques temps, dans les villages voisins. Il en est de même des journaliers musulmans, arrivés surtout à partir de 1931, puis des saisonniers marocains, à peu près à la même date.

Il ne s'agit que d'un petit centre de colonisation, parmi tant d'autres en Algérie. On s'y prend à découvrir une jeune humanité locale qui a vécu, souffert, travaillé, morte à la peine, pour créer, ici, un peuplement nouveau dans un terroir particulièrement ingrat. Il y a là un bel exemple d'effort individuel et collectif pour l'élaboration d'un paysage nouveau et la véritable création d'un terroir agricole vivace.

D'une région inculte et déserte, les colons français ont su faire un petit vignoble qui nourrit aujourd'hui une population bigarrée, où se côtoient quotidiennement, sans heurts, Français d'origine, Espagnols assimilés, Musulmans, venus des régions voisines surpeuplées et moins favorisées. La vie actuelle est faite de la conjugaison des efforts mis en commun, chacun à sa place, pour concourir à l'aisance de tous.

Une humanité nouvelle est née de la collaboration de gens qui travaillent et vivent dans le cadre étroit d'un petit village algérien. La France a apporté, ici, comme ailleurs, la vie, l'aisance le goût du progrès et l'entente librement consentie.

C'est l'œuvre d'ouvriers et de petits paysans français, d'émigrants besogneux venus d'Espagne, de journaliers musulmans et de saisonniers marocains. C'est l'œuvre de pauvres gens dont le labeur seul a créé l'aisance des générations actuelles, avec l'aide financière de la Métropole. Cette réussite a profité autant aux Français qu'aux émigrants ibériques et aux fellahs musulmans qui ont quitté volontairement leur région d'origine pour se joindre à la population française du village. Ils sont venus, attirés par les besoins de main d'œuvre des viticulteurs français en vertu d'une loi économique naturelle qui veut que les habitants de

régions pauvres attardées émigrent vers les zones en cours de développement agricole. La cohabitation d'éléments ethniques divers dans la paix française semble encore aujourd'hui évoluer vers une intégration complète, librement consentis, si des éléments troubles contraires aux intérêts locaux de tous, ne viennent pas perturber la région, à la faveur d'une politique mal avertie de la prospérité introduite, ici, en 108 ans de présence française.

Le 11 juin 1955.

EDILES DE KLEBER

ADJOINTS AU MAIRE DE SAINT-CLOUD

1852 – SURET

1858 – CAPRON

1863 – AMAND

1865 – BEAULIER

1867 - AMAND

Le 21 septembre 1870 – Érection en Commune de Plein Exercice.

MAIRES DE KLEBER

1870 – Henri AMAND

1875 – Eugène SEICHEPINE

1877 – Louis LACOMBE

1887 – Pierre DAVID

1892 – Léon CHANSON

1908 – Auguste LACOMBE

1912 – Henri ROUBINEAU

1920 – Ernest MULLER

1925 – Louis DAVID

CLERGE DE KLEBER

1850 – Création de la Paroisse

1850 – MAREC, construit l'Église, meurt du choléra à Mers-el-Kébir.

1851 – FUSCHS, prêtre alsacien, curé de Sainte-Léonie

1853 – BARDE

1857 – DELACROIX

1858 – DURAND

1859 – PROUST

1860 – TRADUC

1866 – ANGELIER

1869 – TRADUC

1873 – LAURY

1879 – LARRIEU
1880 – BERTREN
1880 – GILLOUX
1882 – JOSSERAND
1883 – CHOMARAT
1894 – FABRE
1901 – SEMPÈRE
1906 – MOLIER
1907 – REBERNALE
1909 – CARDENAU
1925 – CARMOUZE
1948 - PADILLA

BIBLIOGRAPHIE

Chanoine FABRE – Monographie de Kléber, une semaine religieuse du Diocèse d’Oran.

Archives départementales d’Oran

- **Série M** – Colonisation

Sous-Série – I-M- Généralités-passim

Sous-Série – 2-M- Création de Centres- Dossier KLEBER-

Sous-Série – 3 M – Concessionnaires – (Demandes, titres et vérifications de concessions) – dossiers KLEBER-4 dossiers

Statistiques-Recensements quinquennaux de la population algérienne (Résultats par communes) - 1872 à 1954.

Archives communales de KLEBER

- **Série** – Colonisation-Dossier individuels des concessionnaires 1848-1854

- **Série** – Recensements quinquennaux de population – Listes nominatives 1856 1858 1866 1872 1906 1931 1926 1936 1948 1954.

- **Série** – Agriculture-Statistiques d’agriculture et d’élevage – 1872 à 1923

- **Recensement** des animaux – 1933 à 1940.